REDACTION
9334, Jasper Est,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boite postale 98. Tél. 1675
Edmonton

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 10 — EDMONTON, JEUDI 25 DECEMBRE 1913 — FONDE EN 1905

Noël ! le plus grand des anniversaires.

Noël ! Noël ! Entonnant l'hymne des anges, chantons comme eux ; "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté..

Noël ! — 25 décembre — le dixneuf cent treizième anniverssaire de la naissance d'un Homme-Dieu, le Sauveur, le Libérateur;

Celui que les patriarches et les prophêtes avaient annoncé, désiré et attendu pendant quatre mille ans;

Celui qui est le "Maître du genre humain et le modèle de la perfection;"

Celui qui a fait toutes choses, rien de ce qui a été fait n'ayant été fait sans lui;

Celui qui est la lumière, la vraie lumière éclairant tout homme venant en ce monde;

Celui qui a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être fait enfants de Dieu;

"Celui qui est le Fils unique du Dieu unique;

"Le Dieu de la terre et du Ciel, le Roi éternel, tout-puissant comme son père et ne faisant qu'un avec lui dans l'indivisible Trinité.

Dieu l'a doné à la terre, et en le donnant. il s'est donné lui-même.

Il est né, mais d'une Vierge.

"Ce n'est qu'[illegible] pauvre dans un bercea[illegible]t, mais une étoile l'a[illegible]nges le saluent d'u[illegible]enferme en deu[illegible]gesse, les Saints[illegible]ois de la scie[illegible]r. les tyrans [illegible]

Co[illegible]était en [illegible] enveloppé de lang[illegible]doré par les milices d'en haut.

Etle Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. Et nous avons vu sa gloire qui est la gloire du Fils unique du Père.

"L'orgueil du premier homme nous avait perdus;Jésus-Christ, le nouvel Adam,, nous a sauvés par ses profondes humiliations. Il a daigné se faire enfant, pour nous faire devenir hommes parfaits; il s'est enveloppé de langes pour nous délivrer des liens de la mort, il s'est étendu dans une crêche, pour nous faire régner dans les Cieux; sa pauvreté est notre richesse, sa faiblesse est notre force".

"Toutes les circonstances, dont la naissance de l'Homme-Dieu est accompagnée, sont autant de leçons des plus sublimes vertus; de sa crèche. il nous enseigne l'humilité, le détachement des choses de ce monde; il confond notre orgueil et notre mollesse; il nous détrompe des fausses idées que nous avons des biens de cette vie.

Avant Jésus-Christ, l'homme était la proie de l'homme... Plus des trois quarts des hommes étaient esclaves. On allait à la chasse aux esclaves, comme on va à la chasse aux loups.

LES TROIS MESSES

Jésus-Christ, Lumière des hommes. Soleil de Justice, a voulu naitre au milieu de la nuit, lui qui venait dissiper les ténèbres.

Afin d'honorer l'instant même de la naissance du Sauveur, l'Eglise célèbre les saints mystères pendant la nuit qui précède le jour de Noël.

Les trois messes ont pour objet d'honorer les trois naissances du Fils de Dieu : sa naissance éternelle dans le sein de son père, sa naissance temporelle dans le monde et sa naissance spirituelle dans nos coeurs.

A la messe de minuit, on adore Jésus-Christ naissant dans une humble retraite. Regardez l'autel comme la crèche, et adorez-y l'Enfant divin caché sous les voiles eucharistiques.

A la messe du point du jour, c'est le temps de s'unir aux bergers qui adorèrent J.-C. et aux anges qui, pour l'annoncer aux hommes, chantèrent ce cantique: "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

A la troisième messe, unissons-nous d'esprit et de coeur aux anges et aux saints qui adorent le Fils de Dieu dans le Ciel, et le remercient des grâces qu'il procure aux hommes par sa naissance.

L' EVANGILE DE NOEL

SELON SAINT-JEAN, L'APOTRE BIEN-AIME

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Diéu.

Il était au commencement avec Dieu . ....

Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a éét fait n'a été fait sans lui. ....

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière,; mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière.

Celui-là était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde;

Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu.

Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.

Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu. le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair. ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ....

Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. a

Et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père.

L'EVANGILE DE NOEL

Au sujet de ce morceau d'éloquence surhumaine, il m'a, toujours semblé que l'homme n'a jamais lu et ne lira jamais rien de plus beau, de plus grandiose et de plus merveilleux.

En traçant ces lignes sublimes, l'apôtre Saint-Jean, un homme, tenait la plume. il est vrai, mais il était rempli de l'Esprit de Dieu qui lui dictait les paroles. Car, nul cerveou humain n'aurait pu concevoir ou imaginer une page comme celle-là.

"Quand on l'a lue, la première impression qui s'en dégage, c'est un saisissement de profonde vénération : tomber à genoux et adorer !

Lisez-la avec attention, bons lecteurs du Courrier de l'Ouest, en la méditant plus ou moins, et il vous semblera en ce moment-là que vous ne touchez plus à la terre.

S'il en était autrement, j'inclinerais à vous plaindre.

* * *

Ce passage du Saint Evangile a fait l'admiration des écrivains et des penseurs. Je reproduirai ici les réflections de l'un des plus grands d'entre eux :

"Quelle page ! quelle porte de lumière pour entrer dans la lumière de Deu. Bossuet dit d'un autre endroit du même Evangile :

"Vous y trouverez des profondeurs à faire trembler."

"Ici c'est l'évidence qui jaillit du sein des profondeurs, et qui dévore l'égnime de l'homme et de Dieu, comme l'ardent soleil dévore la nuit. L'humanité ne s'y est pas trompée. A l'éclat de ce jour divin, aussitôt, dans son oeil mort elle a senti renaître la vision du Paradis; elle a reconnue tout de suite, sinon tout entière, le Dieu qui lui avait parlé aux jours de son innocence, lorsqu'elle habitait encore dans son berceau de fleurs, et elle a su que le Rédempteur était venu, et qu'il avait donné aux hommes "le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.""

Quelques lignes plus loin, Louis Veuillot ajoute : "Et le monde a besoin que l'on contredise la folie homicide qui conseille aux hommes de refuser d'être faits enfants de Dieu..........

FRANÇOIS,

L'HOMME ESCLAVE AVANT JESUS-CHRIST

CE QUE LES HOMMES ETAIENT AVANT LA CIVILISATION CHRETIENNE.

Et savez-vous ce que c'était qu'un esclave ? Oh! moins que rien: une chose, une partie des richesses du maître, une bête de somme, un être d'une nature inférieure, n'ayant rien de commun vec les au[illegible] sans famille, [illegible] ligion, sans foyer; un [illegible] qui ne comptait pour rien dans le monde, qu'on pouvait vendre comme un boeuf, tuer comme une bête féroce, ou abandonner comme un chien; pour lui, ni justice, ni asile, ni pitié, ni compassion; extraire le métal des mines sans relâche, sans salaire; broyer le grain sous la lourde meule, sans repos et sans fruit; être bien moins estimé qu'on estime aujourd'hui un rouage ou un ressort de machine, l'esclave appartenait à un autre, même avant que de naître: ses parents, on l'enlevait à leur tendresse; ses enfants, on lui arrachait comme on prend le petit à l'animal qui vient de produire; son père malade, s'il le connaissait par hasard, ou sa mère infirme, s'il était resté près d'élle, il ne pouvait les soigner ! A la meule, esclave ! à la meule ! tu n'as le droit ni d'aimer, ni d'être aimé. L'esclave n'avait qu'un père, le maître; qu'une mère, le maître; qu'un Dieu, le maître ! Battu de verges sans raison: qu'importe c'était un esclave. Les Spartiates allaient à la chasse aux ilotes, comme on va à la chasse aux loups.

Voilà, quel aurait été notre sort; mais le christianisme est vénu, et le travail a été honoré.et l'esclavage à peu à peu disparudu monde, et tous les hommes ont été proclamés frères. et l'esclave est devenu un homme, et le travail manuel, déclaré libre aussi bien qu'obligatoire. a pris une large place au soleil, et les institutions sociales se sont empreintes de l'esprit chrétien, et l'égalité des hommes entre eux. devant la loi humaine comme devant les lois divines, a été proclamée, et les classeslaborieuses ont été graduellement affranchies et la liberté s'est levée surle monde moral. l'éclairant, l'échauffant, le fécondant, comme tous les jours le soleil se lève sur le monde physique pour l'éclairer, l'échauffer. le féconder et donner aux créatures la nourriture et la vie.

Telle a été la puissance mys- de cette parole prophétique des anges autour du berceau de l,Enfant Jésus : "Gloria in excelsis Deo, et in terra ,pax hominibus bonoe voluntatis."

"Gloire à Dieu au plus haut Ciel; et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté."

ORGANISATION — COLONISATION DANS L'ALBERTA

A Monsieur le Rédacteur au "Courrier de l'Ouest",

Cher Monsieur ;

Nous voilà donc arrivés à la troisième phase de l'histoire de la colonisation. Comme déjà indiqué, un malaise se faisait sentir quelque part et tous en souffraient. Ce manque de renseignements, ou plutôt, des malinformations données par des personnes ignorantes ou trop intéressées; ce qui causait un tort énorme à la grande cause de la colonisation, et neutralisait des efforts et sacrifices dignes d'un meilleur sort. Ce que voyant, les directeurs du premier Congrès de langue française tenu à Edmonton en mai 1912, formèrent un comité chargé de pourvoir aux besoins de la colonisation. Ce comité avait pour mission de convertir le beau patriotisme spéculatif et éphémère des St-Jean Baptiste d'antan en un patriotisme pratique, réel et vivant. De là naquit le Bureau de colonisation à la demande de la société du Parler Français; les deux ont rendu d'immenses services à la cause de la colonisation et de la langue française, malgré qu'ils ne soient qu'au début et que leur soutien ne soit dû qu'à la générosité et au vrai patriotisme des compatriotes; mais les deux vivront, car ils sont nés viables et sous des auspices trop favorables pour qu'on en sonne le glas si tôt. Il suffira de rappeler à ceux qui entretiennent des craintes puériles les deux derniers Congrès de langue française d'Edmonton.

Cependant, et malgré cette organisation nouvelle destinée à remédier au mal et à combler certaines lacunes, il y avait encore un besoin nouveau que faisait naître le développement si rapide du pays. L'Agent de colonisation ne pouvait en même temps faire du bureau dans l'Est, répondre aux demandes d'informations, faire des conférences, organiser des excursions, conduire les colons lui-même sur les terrains par lui auparavant visités. D'un autre côté, il n'y avait pas un instant à perdre pour continuer et développer l'oeuvre si bien [illegible]encée dans cette partie Est de notre province et, en même [illegible] maintenir et renforcir les autres centres déjà établis; car avec une immigration intense et le développement des voies ferrées il y avait beaucoup à craindre de l'envahissement par des populations étrangères des centres canadiens français.

Or, pour concourir dans cette évolution, chercher les endroits propices à la colonisation, jeter les jalons de nouvelles paroisses, recevoir et conduire les nouveaux colons sur les lieux, pourvoir à ce que leur condition d'existence soit avantageuse à tous points de vue, v. g. choix des sites d'église, desserte des nouveaux postes, entretien des chapelles, formation des districts d'école, obtention des bureaux de poste, et organisation paroissiale au point de vue spirituel et temporel, il fallait un homme de plus, un homme connaissant le pays à fond, ses avantages, ses possibilités; un homme qui avait vécu l'histoire du pays depuis nombre d'années.

En septembre 1913, il advint que trois hommes se rencontrèrent et par un hasard vraiment providentiel. Deux de ceux-là avaient déjà leurs noms gravés en lettres d'or sur le monument de la colonisation; le troisième, un amateur patriote, avait depuis 13 ans fait sa vie de la grande cause qui nous occupe.........

Comme résultat de cette rencontre fortuite, Mgr. Légal nommait M. l'abbé J. A. Normandeau, curé de Lamoureux, ORGANISATEUR de la Colonisation pour 1913.

Depuis ce temps, les événements ont prouvé que cette nouvelle charge était bien nécessaire; car après un voyage d'exploration autour du Lac la Biche, de Bonnyville, de St-Paul, etc., au delà de 200 homesteads ont été entré par des familles canadiennes-françaises dans les endroits sus-nommés, 4 à 5 sites d'églises choisis et approuvés par l'autorité diocésaine; 12 à 15 familles placées avantageusement dans les vieux centres. Telle est en partie, l'oeuvre dé l'organisateur qui devra en même temps s'efforcer de renforcir les vieilles paroisses par de nouvelles recrues. Or, pour arriver à ce but et à un résultat pratique, il faut de toute nécessité que chaque curé dans les paroisses françaises, ou à leur défaut, une personne compétente et patriote, fasse une liste des terrains disponibles, des conditions de vente, avantages, etc.; que copie de ces listes soit envoyée au Bureau de colonisation qui tiendra l'Organisateur au courant de tout. C'est par une corespondance effective suivie par une coopération des cercles locaux avec le bureau de colonisation et l'organisateur que l'on pourra diriger sûrement les nouveaux venus.

Avec cette organisation et le concours de tous les patriotes de l'Alberta et surtout avec l'encouragement non équivoque de Sa Grandeur Mgr. Légal, il semblerait que la colonisation puisse poursuivre son oeuvre avec confiance en l'avenir ?

Quels seront maintenant les coopérateurs actifs de cette nouvelle organisation ? Nous les nommerons dans notre prochain numéro.

J. A. NORMANDEAU, Ptre., Organisateur ?

Nouvelles de la Semaine

UNE TRANSACTION DE $50,000,000

UN DEPUTE AU PARLEMENT DE LONDRES ACHETE LA PROPRIETE DU DUC DE BEDFORD.

Londres, 22. — La plus grosse transaction privée dans l'immeuble vient de se faire à Londres H. M. Deeley, député unioniste, vient d'acheter, en plein centre de Londres, la propriété du Duc de Bedford, pour le prix de $50.000.000.

L'immeuble compte dix-neuf acres de terre.

Cette propriété, vaste comme une petite ville, est la propriété de la famille Bedford depuis 1540, et leur fut donnée par le roi Henri VIII, lors de l'abolition de la religion catholique en Angleterre. Le revenu de cette propriété est. paraît-il. plus considérable que ceux de plusieurs principautés d'Europe. Il est intéressant de se rappeler que, pratiquement, la métropole de l'Empire appartient à neuf propriétaires : les ducs de Portland, Bedford et Westminster, les marquis de Exeter, Salisbury. Northampton et Camden, les comtes de Craven et de Portman.

PANAMA-PACIFIQUE

LA FRANCE S'ABSTIENDRA PEUT-ETRE

Paris. 22. — La France ne prendra peut-être pas part à l'exposition de San-Francisco, si les Etats-Unis persistent dans leur dessein de changer la loi Kahn, établie pour protéger les brevets et les droits d'inventeurs sur les objets exhibés.

Le sénateur français, Emile Dupont, a télégraphié à C. Moore, président de l'exposition Panama Pacifique, à Saint Francisco, et lui a exprimé son regret de voir cette question vitable revenir sur le tapis, après avoir été définitivement réglée.

LE CANCER PEUT SE GUERIR

Philadelphie, 22,— Les docteurs H. A. Kelley et R. Abbé ont déclaré aujourd'hui que le cancer peut être guéri par le radium. Ils ont montré une photographie d'un homme guéri du cancer par le radium, dans l'espace de quarante-huit heures.

Cependant jusqu'à présent, le radium n'a pu guérir que les cancers à l'extérieur du corps.

On croit que ce rapport des deux médecins donnera lieu à la fondation d'un hôpital où l'on soignerait par le radium, la terrible maladie.

LES JARDINIERS D'ONTARIO VEULENT LE MAINTIEN DU TARIF

Ottawa, 22 — Une délégation des jardiniers s'est rendue auprès du gouvernement pour protester contre les vues des "grain-growers".

Ils demandent le maintien du tarif actuel sur les fruits; la concurrence américaine, disent-ils, les ruinerait.

Le premier ministre a promis considération de leur requête.

A ST-BONIFACE

LES ELECTIONS MUNICIPALES

Le Dr Lachance est élu maire de St-Boniface par une majorité de 618voix.

Son adversaire était l'ex-maire Bleau. Ce dernier reçut des majorités dans le quartier 2 de 60 voix, et dans le quartier 1 de 68 voix. On attribue la grosse majorité du Dr Lachance aux votes anglais des quartiers quatre et cinq qui se trouvent situés dans Norwood. Pour l'échevinage, trois des anciens échevins ont été réélus de nouveau. Ce sont MM. J. A. Cusson avec une faible majorité de 18 voix sur son concurrent M. J. B. Joyal. L'échevin Guilbault reçut 144 voix contre 94 pour M. J. N. Senez. M. J. A. Beaupré fut élu par acclamation. Pour le quartier 4 M. T. Turnbull, est élu par une forte majoitér. Dans le quartier 5, l'échevin NN. Sutherland reçut une faible majorité, commissaire d'écoles, pour le quartier 3, M. E. A. Poulain, B. A., a été élu par une majorité de 38 sur son adversaire M. Arthur Jacques. Pour le quartier 4. M. Leslie a été élu par 56 voix. Le by-law pour la somme de $54.000 pour les écoles a reçu une forte majorité.

Commissaires d'écoles : E. A. Poudain élu par une majorité de 38 sur son adversaire M. Art. Jacques; M. Leslie élu par 56 voix.

Le règlement (by-law) pour la somme de $54,000 pour les écoles a reçu une forte majorité.

NOUVELLE COMPAGNIE

Winnipeg, 23 déc. — MM. Germain, boulangers français, viennent de mettre leur établissement en compagnie limitée. Les incorporateurs sont MM. Edmond et Auguste Germain, Vendome, H. R. Beaudry et L. A. Delorme. Le capital de la compagnie est de $100.000.

Londres, Angleterre, 23 déc, — Il y a peu de jours une entrevue a eu lieu entre le Premier Ministre et une députation des membres libéraux du Parlement. Ces derniers ont insisté sur le grand malaise créé au sein du parti libéral en vue d'une augmentation anticipée des dépenses pour la marine de guerre. Ces députés libéraux sont, pour la plupart, les mêmes qui, l'année dernière, ont signé un mémoire au Parlement s'opposant à toute contribution à la marine britannique lui venant du Canada, à moins que la population entière du Canada, ne l'ait d'abord pleinement approuvée. — Cette année, disent que leur pays, l'Angleterre ou Royaume-Uni, ne s'est jamais trouvé en meilleure situation tant à cause de sa force propre que du côté des relations internationales, et que, par conséquent, il n'y a pas nécessité d'augmentater la dépense des armements déjà assez et très onéreuse, vû que cette augmentation des dépenses ne peut s'effectuer sans une augmentation correspondante des taxes. Et le fardeau des taxes, en Angleterre, Ecosse et Irlande, pèse principalement sur le peuple, — les lords et grands propriétaires ayant pu jusqu'ici arranger leur affaire pour faire payer les autres.

Londres, Angleterre, 23 déc. — Le duc de Bedford — "His Grace of Bedford," pour parler selon les règles du respect — ne pense plus qu'à vendre au plus vite ses immenses propriétés. depuis que le parti libéral, maintenant au pouvoir, s'occupe des moyens les plus propres à faire payer aux gros milords leur part équitable des taxes. A l'exemple du duc de Sutherland, le duc de Bedford, s'il réalise autant de millions de louis que possible par la vente de ses domaines, c'est pour placer ces argents au Canada, afin de recommencer le vieux système du vieux pays, dans ce beau Canada où les doux et innocents coloniaux consentent volontiers à se laisser tondre pour passer pour de bons et loyaux sujets.

Mossieux le duc a déjà vendu 19 acres de terre en plein coeur

(à suivre sur la 4e page)

Le Courrier de l'Ouest

9334, Avenue Jasper — Tél. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales a ceux qui en feront la demande.

FEUILLETON DU COURRIER DE L'ONEST

Le Mariage de Minuit

(suite)

Le père Calamy était un grand vieux, vêtu d'une blouse bleue, longue et étroite, qui dépassait un long paletot plus étroit encore, et pourvu d'un chapeau un peu tyrolien, dont il décoiffa sa tête blanche, par égard pour la majesté du tribunal. Et il parlait d'une voix lente, douce et jeune, d'une voix qui, n'ayant jamais servi, ne s'était pas usée.

Certes, il se la rappelait, la lettre du jeune homme, qui n'était pas une lettre, ne vous y trompez pas, mais une carte-lettre.

Calamy ne pouvait jurer qu'il la désignerait entre mille; il était plutôt sûr de ne pas la reconnaître du tout, tant elle ressemblait étonnamment aux centaines, aux milliers de cartes-lettres qui lui avaient passé sous les yeux, au cours de son honorable carrière; c'était même là une particularité qui l'avait frappé, et dont il se réjouissait de vous procurer le bénéfice.

Pour ce qu'il y avait dedans, il l'ignorait; et pour ce qu'il y avait dessus, il n'en n'avait pas la moindre idée. Il ne lisait jamais l'adresse des correspondances; c'était de sa part un principe et une précaution. Même un homme qui n'ouvre jamais la bouche, est plus sûr encore de ne rien dire s'il ne sait rien.

Mais s'il avait appris quoi que ce soit, le père Calamy, relevé de son serment, n'aurait pas manqué de le dire à Monsieur le grand juge, et la vérité, éclatant, lumineuse et éblouissante par ses soins, aurait dissipé d'un seul coup les ténèbres de cette affaire.

Pour rattraper la carte-lettre mieux valait n'y pas songer; elle était partie, confondue avec Dieu savait combien d'autres. Il n'y avait plus que son destinataire qui aurait pu en donner des nouvelles, ce à quoi il ne semblait pas encore disposé. Mais c'était un tort, car s'il est bon de se taire, il y a des occasions solennelles où votre devoir est de parler le plus que vous pourrez, ainsi que M. Calamy en donnait abondamment l'exemple.

Il n'hésitait donc pas à vous confier encore que le jeune homme ne lui avait pas dit un traître mot plus important que bonjour et bonsoir; M. Calamy en lèverait la main si on le désirait.

Enfin le courrier était bien content d'avoir pu éclairer la justice. Et maintenant qu'on lui enjoignait de s'en aller, quoiqu'il eût encore à dire bien des choses du même genre, c'était fini, n'est-ce pas? la permission de causer expirait; il retombait sous le joug du silence.

Sur quoi, il s'était retiré en faisans le geste de pousser un verrou puis de tourner à triple tour une clef dans une invisible serrure; et sa bouche s'était refermée, reclouée, ressoudée et recousue pour le reste de ses jours.

Au bas des marches du péristyle, il avait rencontré Mme Adonise, la bibliothécaire, qui passait là, comme par hasard, les bras chargés de journaux qu'elle distribuait en ville. Mais son regard, en interrogeant avec émotion celui de M. Calamy, se heurta à une face de pierre. Mme Adonise arrivait cinq minutes trop tard; la clef était tournée, le verrou consolidé: Mme Adonise avait manqué l'occasion décisive de sa vie.

... Le président résuma à sa belle-soeur la déposition de cet homme extraordinaire; puis il lui expliqua que le docteur avait préparé tout un plan d'investigations qu'il devait lui soumettre aujourd'hui, en venant diner au Logis-Vide.

— Et soyez certaine, conclut-il en souriant, que personne ne saurait mettre plus de zèle à cette enquête que notre ami, Adolphe Gastrusse.

Maxime ne répondit pas; elle elle pensait à ce que lui avait dit Emérence, certain soir, d'une relation possible entre le funeste effroi de la jeune fille et la présence du docteur sur les quais de la gare. Et le président reprit:

— Qu'est-ce qui vous presse tellement de renvoyer cette enfant, de la rendre à une famille problématique qui, en tout cas, marque peu d'empressement à la reprendre? Tandis que sa présence ici nous est très douce....

— C'est cela même, repartit Maxime en raffermissant sa voix; je redouterais, à votre place, un éveil d'intérêt si imprévu chez Dominique.

— Oh! moi, vous savez, Maxime... je n'ai jamais peur de ce qui est réveil et vie.

— Nous n'avons pas le droit d'accaparer cette enfant; il viendra forcément un jour où elle retrouvera ses parents ou sa mémoire.

— Il est même probable que l'un de ces événements entraînera l'autre.

— Alors, il faudra que nous la perdions; et qu'adviendra-t-il de Dominique?

Elle poursuivit d'un ton monotone, impersonnel, qu'il lui connaissait bien: Notre premier devoir envers Annonciade, envers sa famille, est de lui faire retrouver celle-ci....

— Et moi, je vous répète que si quelqu'un doit y réussir, c'est Adolphe Gastrusse. Et le voici, du reste, qui va vous rassurer lui-même.

Le docteur entrait, introduit par Emérence qui, en réalité, semblait plutôt lui barrer le chemin, et mettait toute la mauvaise volonté possible à lui ouvrir la porte.

Le Dr. Adolphe Gastrusse était un mince petit homme, extrêmement élégant et soigné dans sa tenue, et à qui ses yeux bridés et son teint jaune donnaient une apparence vaguement japonaise. Son linge semblait plus blanc et ses habits plus noirs que ceux d'aucun mortel. Ses souliers vernis brillaient comme deux sombres soleils; quand il tirait son mouchoir, c'était un éblouissement de batiste immaculée; quand ses longues paupières couleur de souci s'entrouvaient à demi, c'était pour découvrir des yeux remarquablement grand eu égard au peu d'espace que la nature leur avait accordé, des yeux pleins d'une malice noire et solennelle.

Si, à près de quarante ans, Adolphe Gastrusse était encore célibataire, ce n'était pas que les occasions de s'établir lui eussent manqué. Il ne refusait même d'emblée aucun des partis qu'on s'évertuait à lui présenter; et après mûre réflexion, il ne [illegible] quait pas de répondre que la [illegible] sonne en question lui con[illegible] on ne peut mieux, en tant que merveille, mais qu'elle ne possédait pas les aptitudes nécessaires.

Il n'avait jamais changé d'objection, et il ne s'expliquait pas davantage sur la nature de ces aptitudes si particulières qui seraient indispensables à la future Mme Adolphe Gastrusse.

Lui et sa soeur Auxilie, avec laquelle il avait toujours vécu, étaient bien les parents par alliance de Mme Fulbert Gastrusse, la dernière maitresse du Logis-Vide mais comme la fortune venait tout entière de la vieille dame, personne n'avait été surpris qu'elle la léguât à sa propre famille, en la personne du président Hennerot, mari de sa nièce Esther Ladouan.

Toutefois, en souvenir de son mari, elle avait contracté une assurance au profit du neveu de celui-ci; mais ce n'était qu'une trentaine de mille francs que le docteur touchait le jour où il atteindrait sa quarantième année; tandis que le reliquat actuel de l'héritage dévolu au président devait être beaucoup plus considérable, selon les calculs du docteur. Après le président, il n'y aurait plus que Dominique entre cet argent et Adolphe Gastrusse.

Or, le docteur avait toujours consciencieusement soigné son jeune cousin; il prolongerait ses jours le plus longtemps possible; mais la manière de vivre à laquelle le condamnait son état d'esprit interdisait au pauvre Dominique l'espoir d'une longue existence. Et comme il était bien sûr qu'il ne se marierait pas, et mourrait sans héritiers....

— Que je ne vous dérange pas, Maxime, dit le docteur à Mlle Ladouan qui se disposait à s'éloigner, après avoir échangé quelques mots avec lui, Permettez-moi au moins de vous transmettre les compliments de ma soeur. Je l'ai laissée en train de tailler des chemises de nuit dans de vieux rideaux; elle m'a informé en triomphe que ces chemises supporteraient toujours bien un blanchissage, et que cela valait tout à fait la peine de les coudre.

— Mlle Auxilie a le génie de l'invention, murmura Maxime.

— Ah! oui, soupira le docteur, et c'est un génie qui tourne sans cesse au démon. Savez-vous ce qu'elle a fait de ma boite aux lettres?

— Tout d'abord, point capital, "Car enfin, j'avais encore une boite aux lettres d'homme civilisé; il ne me reste plus guère que cela, tant ma soeur avait déployé à mon profit ses facultés inventives.

"Et bien, ma boite a disparu de mon corridor, Auxilie ayant découvert dans l'objet en question tout ce qu'il fallait pour faire une idéale niche à chat... ou plutôt une crèche pour chatons en bas âge, si j'en juge d'après les miaulements enfantins et vagissants qui s'échappent de ce récipient jadis respectable.

"Ensuite, savez-vous ce que nous avons mangé à déjeuner? Un pôt-au-feu à la noix qui a redoublé mon cordiale désir d'accepter votre invitation pour ce soir. Quand je dis à la noix, ce n'est pas unefaçon de parler, puisque c'est une noix, une seule noix, dont les ailes habilement pelées ont eu mission de nous fournir un bouillon comparable au meilleur consommé, d'après une recette que ma soeur tient de quelque vieille sorcière, la Mage, (magicienne) de Blancheroche, je suppose. Ah! Mademoiselle, je vous salue.

Ces derniers mots, prononcés sur un ton différent, s'adressaient de loin à la nouvelle Annonciade qui, assise maintenant à l'autre bout de la salle, devant la table à ouvrage de Maxime, avait eu pour M. Gastrusse un demi-sourire un peu hésitant et un léger signe de reconnaissance.

— Oui, c'est bien votre docteur, Mlle Mystère, continuait le médecin à demi-voix, ne parlant que pour le président et pour lui-même. Sa mémoire est si mal assurée, si ténu le fil qui relie, même ses plus récents souvenirs, que je m'attends toujours à ce qu'elle ne me reconnaisse plus, ou me prenne pour je ne sais qui.

"Mais voyez-moi, juge, quel air de quiétude elle retrouve chez vous.... N'est-ce pas bien significatif qu'une créature humaine devienne heureuse, dès qu'elle ne se souvient plus de rien? C'est au moins pour l'ouvroir de ma soeur Auxilie qu'elle dévide ces échevaux de laine.... Quel dommage qu'elle ait le pouce un peu trop détaché, à la manière des assassins.....

Puis, sur un geste de contrariété qui échappait au président;

— Oh! je ne déduis rien; je re-[illegible] qu'elle a le [illegible] ce dont vous pou-[illegible] vous convaincre aussi bien que moi.

Tout en parlant d'un ton pénétré qui ne permettait jamais de savoir s'il plaisantait ou non, Adolphe regardait de côté le président, dont le front se ridait, comme sous la taquinérie d'une mouche importune.

— Cela ne m'empêche pas, continua-t-il, de m'occuper sérieusement de ses affaires, et voici mes notes à ce sujet.

Il étala sur la table tout un petit dossier dont il se mit à classer les pièces, en disant d'un air de mélancolie sentimentale:

— Mon avenir dépend en quelque sorte du succès de nos recherches. Vous n'ignorez pas, Monsieur leprésident, par quelle fatalité déplorable, je me trouve en but à de vagues soupçons. Montauvent imagine, entre ces deux pauvres enfants et moi, entre leur histoire et la mienne, on ne sait quel lien mal défini, quel rapport obscur et terriblement à mon désaventage, bien entendu.

"De sorte que je n'ai pas d'autre ressource, pour couper court à ces racontars iniques, que de faire au plus tôt le grand jour sur tout ce qui concerne votre protégée.

Il avait parlé avec application, comme s'il récitait une leçon apprise; tandis que ce fut de l'air le plus dégagé que le président répondit:

— Je crois en effet que pour cette raison ou pour une autre, nous pouvons compter sur vous.

Je conviens, reprit le docteur sans insister, que ma tâche se trouve relativement simplifiée par les indices déjà recueillis. Vous verrez, fit-il d'un air d'allégresse, qu'avant un mois, votre pupille aura été duement recueillie par les siens, et que nous n'entendrons plus jamais parler d'elle.

— La voie vous est-elle si clairement tracée?

— Jugez-en.... Oui, jugez, président: c'est votre métier.

Ce à quoi le président répliqua:

— Diagnostiquez, médecin; c'est le vôtre....

notre champ d'investiguations se trouve limité à la Provence. Vous me direz que, peu à peu, l'enfant se remet à parler français et qu'elle a toujours compris notre langue. Ce n'en est pas moins le provincial qui lui est venu spontanément aux lèvres après le naufrage de sa mémoire, qui aurait bien pu être aussi celui de sa raison. Le provençal doit avoir été sa première langue, et il est évident qu'elle n'a jamais cessé de parler. Son accent, ses tournures de phrases, même quand elle s'exprime en français attestent qu'elle sort d'un millieu essentiellement méridional. Ne demandait elle pas, samedi dernier à aller le lendemain à la messe comme Dominique, "à la belle heure"?..... Et elle a accusé Emérence d'avoir "la cigale", le soir où votre bonne avait éteint par mégarde toutes les lumières... Ce qui, dit Maxime, est l'équivalent du qualificatif d'étourgneaule (étourdie) dont Emérence s'est gratifiée elle-même dans la même occasion. Et son frère avait-il assez le type méridional?

— Nons n'en dirons pas autant de la petite soeur au teint clair et aux cheveux blonds, remarqua le président.

— .... Et aux lumineux yeux bruns, juge... Ne vous y trompez point, c'est le soleil de la Provence qui a réchauffé ces yeux là. C'est en Provence que sont nés le frère et la soeur; c'est de Provence qu'ils débarquaient tous deux.

Nous pouvons refaire leur itinéraire jusqu'à Bourg; là, nous perdons leurs traces dans l'affluence des voyageurs qu'une fête patriotique attirait en Bresse. Mais dans leur cas, Bourg signifie Lyon et Marseille; j'en suis aussi sûr que si j'avais vu leur premier billet, qu'ils ont échangé en route contre celui de Bourg-Vallorbe que nous avons eu entre les mains.

Oui, ils arrivaient tout droit de la région de Marseille; et tenez encore.... Maxime me raconte que cette jeune fille a pris votre lin pour du plombago. Or, le plombago est un plante qui réussit surtout sur le littoral méditerranéen...

— Docteur, je ne vous savais pas si au courant de la flore méridionale..

— Eh, vous voyez qu'après tout, ce n'est pas tout à fait pour rien que nous aurons marié notre oncle Fulbert en Arles..... riposta le docteur d'un air bon enfant.

— Pour en revenir au plombago, il faut même que cette fleur ait laissé en votre protégée un souvenir profond pour qu'il surnage dans la confusion de sa mémoire. Vous savez que la force de nos impressions se mesure mathématiquement à l'empreinte plus ou moins durable que nous en conservons? Croyez-moi, le plombago est lié pour elle à ses souvenirs les plus vifs et les plus cher....

— Très probablement alors, suggéra M. Hennerot, à ceux de son enfance.

— C'est mon avis: elle a dû grandir dans une maison enguirlandée de plombago, ses premiers regards conscients ont vu ces fleurs bleues contre la fenêtre de sa chambre d'enfant.

— J'aurais plutôt vu en elle une citadine, dit encore le président: rien dans ses allures ou ses habitudes ne rappelle la liberté de la vie à la campagne. Et quand elle rentre à la maison, elle hésite toujours à s'arrêter au rez-dechaussée; elle cherche des yeux un escalier, comme si elle voulait gravir des étages.

— Mais une maison de ville, repartit le docteur, peut avoir une cour fleurie ou des parterres.

Nous pouvons donc en toute certitude annoncer dans les journaux du Midi que nous faison appel aux parents et aux amis de deux jeunes Provençaux, le frère et la soeur qui, en route pour la Suisse, sont arrivés de Bourg à Montauvent le 6 septembre dernier, ont écrit de cette ville à un parrain qui avait eu jusqu'ici pour auxiliaire ou compagnon un certain Ferréol; que les deux jeunes gens ont les lettres D G et A G pour initiales, qu'il leur manquait une sacoche verte, et que nous tenons leur signalement détaillé à la disposition de toute personne qui voudra bien nous répondre à leur sujet.

"Je suis convaincu qu'une annonce de ce genre, insérée dans les principales feuilles méridionales, nous vaudra une solution immédiate du problème.

— Supposons qu'il n'en soit rien? demanda le président.

— Nous passerons aux mesures décisives dont vous trouverez un exposé complet dans ces notes.

— Allons, conclut M. Hennerot après un ins tant de méditation, je suis disposé à vous croire; et d'autant mieux que je viens d'apprendre quelque chose qui concorde avec vos vues. Le courrier Calamy qui ne savait rien de la carte-lettre, nous a poutrant donné un renseignement indirect qui évitera peut-être des démarches superflues.

Au cours de son récent intérim de voyageur, il a eu pour compagnon de travail un autre agent qui avait voyagé, paraît-il avec nos jeunes gens. En se promenant dans le couloir du wagon, le jeune homme s'est arrêté devant le compartiment de la poste, et a demandé au postier de service s'il pourait se faire réexpédier de Marseille, sur une autre direction des lettres qui ne lui étaient adressées que sous des initiales convenues, à la poste restante du bureau central de Marseille.

— Sous des initiales? sous lesquelles? s'écria le docteur; parbleu, sous les siennes, D. G. poste restante, bureau central de Marseille.... fit-il se levant avec impétuosité. Juge, faites saisir cette correspondance; que votre procureur donne ds ordres.

— Pour plus de sûreté, dit le président, coupant court à cet enthousiasme, je vous conseille de rédiger toutefois votre annonce à l'intention de nombreux journaux.

— Oui, certes, l'annonce tout de suite. Mais ces lettres, songez donc elles contiennent le mot de notre énigme. Si je n'avais déjà à m'absenter ces jours-ci pour les affaires de ma future clinique, je crois que je me rendrais moi-même à Marseille.

J'emploierai tous les moyens, je ferai toutes les démarches; rien ne me coûtera pour atteindre notre but. L'argent qu'a laissé ce pauvre garçon ne saurait être mieux employé qu'au profit de sa soeur; si vous ne permettez pas qu'on dispose de ces trois mille francs, je ne suis pas riche, mais ma réputation avant tout, et je ferai.... oui, dit-il, tout ému de sa prop[illegible]ité, je ne craindrai pa[illegible]ppel à l'aide de Domin[illegible]

— [illegible] repartit posém[illegible]e compter sur le[illegible] de mon fils.

— [illegible]rtant assez[illegible] une certa[illegible] il estim[illegible]res oeuvres.

— Mon fils réclame de son travail le prix qu'il lui convient; mais je vous préviens, qu'à tort ou à raison, il n'emploiera jamais une portion quelconque de son gain à faciliter vos recherches.

— Est-ce qu'on thésaurise, s'exclama le docteur, quand on est un vieux garçon impénitent comme lui!....

Tous deux se tournèrent vers la porte de l'atelier, par où leur arrivait le bourdonnement du tire-ligne mécanique. Le jeune jeune graveur, pressé de besogne, se remettait à l'ouvrage, comme Maxime qui tenait un objet de lingerie, comme Annonciade qui continuait de dévider sa laine, comme la vieille Mme Ladouan qui tricotait dans sa chambre, entre son livre d'heures et son chapelet.... comme le président, quand il se retira dans son cabinet pour y poursuivre seul, et bien avant dans la nuit, sa part du commun labeur, dont chacun s'acquittait ici, selon ses forces, ainsi que d'une mission impérieuse et sacrée.

C'étaient des pensées mélancoliques qu'évoquait, ce soir, pour le père, la dernière insinuation du docteur. Il devenait de plus en plus évident que Dominique ne se marierait point, que le président déçu en son fils, ne transmettrait pas à des petits-enfants dignes de lui la substance rare et précieuse de son cerveau.

Il faut rendre à Henri Hennerot cette justice qu'il souffrait bien davantage à se représenter Dominique vieillissant dans la solitude, dépouillé des joies de la famille et de toutes les douceurs légitimes de la vie.

Mais Dominique n'admettrait jamais qu'aucune femme pût être moins cruellement sensible à sa disgrâce qu'il ne l'était lui-même. Toute sympathie féminine lui aurait paru intéressée; et à ses yeux, toute jeune fille qui eût accepté de partager son sort se serait sacrifiée aux avantages et à l'honneur de devenir la belle-fille du grand juge.

Et c'est pourquoi le président avait eu un sourd tressaillement de joie tout à l'heure, à pouvoir répondre au docteur que son fils ne faciliterait en rien des démarches qui tendaient à leur enlever Annonciade.

(à suivre)

DOUBLE MIRACLE

La soirée de Noël d'un vieux garçon découragé

Sauvé par la messe de minuit

On était au vingt-quatre décembre. Paris était triste : la neige et le froid endeuillaient la ville, la recouvrant de blanc et de gris. Les passants allaient vite par les rues et les boulevards, le col relevé, les mains dans les poches, et les petites boutiques de Noël avaient si peu de clients que plusieurs avaient fermé leur auvent.

Ce jour-là, Paul Savoye s'était réveillé plus énervé encore que les autres jours. Dans son appartement de l'avenue Bugeaud, où il avait entassé avec beaucoup de goût, de belles choses et de curieux bibelots, il se voyait comme enterré dans sa solitude : Vieux garçon et vieux beau, il avait eu la vie facile et agréable avec une belle fortune qu'il avait su défendre contre "les belles affaires", toujours offertes et contre les emprunts de ses amis. Il venait de dépasser la cinquantaine ; il avait perdu quelque cheveux et gagné un peu d'embonpoint ; il s'ennuyait, et la neurasthénie l'enveloppait comme une pieuvre, de ses tentacules. Il se sentait pris du mal terrible qui s'attache de préférence aux oisifs et qui les étouffe peu à peu jusqu'à l'heure de la folie tragique.

Il avait sonné son domestique et, sa toilette achevée, il avait défendu qu'on vînt le déranger de toute la matinée.

Alors, il était allé à la fenêtre pour regarder tomber la neige.

"La neige ! pensait-il, elle tombe aussi sur mon coeur et sur ma vie. Seul ! toujours seul ! L'ennui est entré en moi pour n'en plus sortir. Me marier, à mon âge Quelle folie ! Les femmes ne peuvent plus m'aimer. Ma vie est finie. Je l'aime cette neige. Elle me parle. Nous nous comprenons. Entre la nature et moi, il y a, en ce moment, communion d'âme et de sensations. J'ai compris le printemps quand j'étais jeune : plus tard, l'été et l'automne ; maintenant je comprends l'hiver. C'est la fin.

"Que ferais-je encore dans la vie ? J'ai vécu en égoïste, et maintenant je reste seul. Presque tous mes amis sont morts, si toutefois j'ai eu des amis parmi ces camarades de cercle, de monde et d'amusement. Ils ont bien fait de partir avant l'heure mauvaise. Je reste seul, comme un exilé; bientôt je ne serais plus qu'un pantin ridicule. Ne faut-il pas baisser le rideau quand la comédie est jouée ? Ce qui vient après n'est jamais intéressant.

"Allons, j'aurai du courage. Je finirai avec l'année. J'enverrai mes étrennes auparavant, pour ne pas en frustrer ceux qui les attendent : je léguerai quelque chose aux pauvres, aumône peu coûteuse, puisque seuls mes héritiers paieront. Mes héritiers ! Des neveux à la mode de Bretagne, des égoïstes aussi; ils sèront enchantés d'apprendre ma mort, viendront en deuil à mon enterrement, avec des figures de circonstance, et ils s'en iront très gaiement. Ils sont riches pourtant mais jamais on n'a assez.

"Q'ai-je à faire encore ? Mon testament est prêt.... Ah ! oui, ce secrétaire ! Les lettres à brûler ! C'est le roman de ma vie, le roman que jaimais tant, et qui n'est plus que le roman comique. Je vais donc achever de vivre en détruisant le passé !"

Paul Savoye ouvrit son secrétaire, y prit quelques liasses de lettres, et s'installa devant son feu de bois, dont il ne voulait pas se priver, malgré le calorifére. Il aimait la flamme pétillante, y voyait dancer ses souvenirs, et se consumer son coeur avec sa vie.

Une à une il effeuilla ces lettres souvent lues, se remémora tout ce qu'elles disaient, et les vit brûler sans regrets, avec un sourire triste et amer. Qdand vint l'heure du déjeuner, il avait fini. Il ferma son secrétaire et eut la sensation de fermer un tombeau vide.

Commé il avait demandé son automobile pour aller au cercle, on lui apporta la carte d'un ancien collègue du cerrle, homme ruiné par le jeu, et peu intéressant. En tout autre circonstance, il aurait refusé de le recevoir; mais dans les dispositions d'esprit où il était, il le fit entrer. Comme il s'y attendait, cet homme venait lui emprunter cinq louis, affirmant qu'avec cela il pouvait gagner une fortune dans un tripot qu'il fréquentait. Paul Savoye ne répondit rien; il se contenta de sourire, donna les cinq louis et congédia son visiteur.

"Tiens ! se dit-il, j'ai fait une bonne action ! C'est extraordinaire. Après tout, c'est peut-être une mauvaise action; c'est entretenir cet homme dans le vice ! Mais qui sait ? Il avait peut-être faim ! Et puis, est-ce une bonne action celle qui nous amuse ?"

Comme tous les égoïstes, Paul Savoye avait le scepticisme de la vertu et de la bonté. Il voyait l'intérêt partout.

Au cercle, il feuilleta les journaux jusqu'à l'heure du bridge, dîna et se remit au bridge, sans passion, uniquement pour tuer le temps. A onze heures, quelques collègues jeunes lui offrirent de venir réveillonner avec eux.

— Réveillonner ? dit-il. C'est vrai, c'est demain Noël. Je n'y pensais plus. Merci. Ce n'est plus de mon âge. J'irai me coucher bien sagement.

Et quand ces jeunes fous furent partis, il se mit à réfléchir : "Noël ! Il y a aussi la messe de minuit. Pendant que les uns rient, soupent et font la fête, les femmes et les enfants prient, là-bas, dans les églises illuminées, parmi les chants, les fleurs et la fumée de l'encens. Qui a raison des uns ou des autres ? Moi aussi j'allais à la messe de minuit, quand j'étais enfant, et cela me remplissait de joie. On avait un petit souper après cela, des gâteaux et un peu de champagne à la table de famille. Quelle fête ! Je crois bien que jamais je n'ai eu tant de plaisir à vivre ! Au fait, si j'allais ce soir à la messe de minuit pour retrouver mes impressions d'enfance, pour finir par où j'ai commencé ? Voilà qui serait moins banal que d'aller réveillonner. C'est dit. J'y vais. Mais il faut se hâter pour avoir une place."

Son automobile l'attendait ; il se fit conduire à Saint-Honoré d'Eylau. Il réussit à se faufiler assez en avant pour tout voir ; derrière lui venait une femme en deuil et une fillette. Elles prirent deux chaises et se mirent à prier dévotement, bien que les cierges ne furent pas encore allumés. Paul Savoye s'était assis et, fermant les yeux, il revoyait comme en rêve ses premières années. Puis il revit sa vie inutile et stérile. Il en eut presque honte, et se dit que vraiment il devait disparaître, pour ne pas en subir le contre-coup. A quoi bon rester "indésiré" de tous, odieux à soi ?

Comme on allumait les cierges, la femme en deuil qui était là se laissa voir de profil; en parlant à sa fille. Elle était jeune encore et jolie, et l'élégance sobre de son deuil dénotait une femme du monde. Elle disait à sa fillette :

— Ecoute, Suzane, tu prieras bien pour ton père. Dieu peut lui pardonner.

— Oh ! oui, maman !

— Et tu prieras aussi le petit Jésus pour nous. Il écoute volontier les enfants. Il peut nous sauver. Demande-lui un miracle, s'il le faut.

— Oui, maman, de tout mon coeur.

Paul Savoye se sentit remué par l'expression naïve de cette foi ardente. Il était incroyant, mais au fond de lui vivait encore le souvenir de la foi. Les voies s'étaiet tues, et il voyait ces deux malheureuses prier avec ardeur. "Voilà, se disait-il, des êtres plus malheureux que moi, et ces femmes pauvres gens ! quelle illusion ! Mais cela les fait vivre. Moi, je n'ai plus d'illusions."

Malgré la longueur de l'office, Paul Savoye restait doucement ému; les cantiques, la musique, la cérémonie, la crèche, l'encens, tout lui plaisait, et il ressentait en lui quelque chose qu'il n'avait jamais éprouvé : de la pitié pour des êtres malheureux !

Quand la messe fut achevée, il suivit discrètement cette femme et sa fille. Aucune des deux ne l'avait remarqué, attentives qu'elles étaient à leurs seules pensées. Il les ssuivit encore loin, sur l'avenue et dans les rues voisines, les vit rentrer chez elles et prit note de l'adresse. Le lendemain, il envoya son valet de chambre aux renseignements, et apprit le nom de cette personne, Mme de Bassigny; elle était veuve depuis six mois; son mari s'était suicidé après avoir perdu toute sa fortune et celle de sa femme, en mauvaises spéculations, et bientôt on allait expulser la mère et la fille de leur appartement, si au 15 janvier les termes en retard n'étaient pas payés. On les plaignait dans le quartier, car c'était, disait-on. "de braves gens, une ien honnête dame", et on la savait à bout de ressources. C'était la vente du mobilier imminente et la misère à brève échéance.

Paul Savoye, sans perdre un instant, mit dix billets de mille francs dans un joli portefeuille et s'en fut frapper à la porte de Mme de Bassigny.

— Elle ne reçoit pas, répondit la bonne.

— Dites-lui que je suis un parent de son mari et que je viens pour ses intérêts.

Après quelques allées et venues, Mme de Bassigny se décida à faire entrer cet inconnu dans son salon. Elle y entra presque aussitôt, et, droite, sans saluer, sans inviter son visiteur à s'asseoir, presque marmoréenne, elle lui dit:

ï Que voulez-vous, monsieurs ? Je ne connais point de parent de mon mari qui puisse ou qui veuille s'occuper de mes intérêts. Votre nom m'est parfaitement inconnu.

—Veuillez m'excuser, madame. Je voulais arriver jusqu'à vous parce que je vous ai vue, cette nuit, à l'église, parce que... je me suis senti pris d'intérêt pour votre fillette en deuil comme vous, et qui, sans doute, a perdu son père.

— Je ne comprends pas votre intérêt pour elle, monsieur, et encore moins votre démarche.

— Pardonnez-moi, madame, je suis un vieux garçon qui ne sait que faire de sa vie et de sa fortune. Si je pouvais faire un peu de bien avant de mourir, ce serait peut-être le seul bonheur de ma vie. Ne me repoussez pas.

— Mais, monsieur, qu'attendez-vous de moi ? Je vous comprends de moins en moins.

— Je n'attends rien de vous, madame, absolument rien, ni de personne. J'ai vécu en égoïste, et je me le reproche à l'heure où tout est fini pour moi. Si vous me chassez, si vous refusez la seule consolation que je puisse espérer, celle de faire une bonne action, je rentrerai chez moi pour me tuer, et tout sera dit.

— Vous tuer ! Ah ! mon Dieu ! encore du sang autour de moi... C'est trop !

Elle s'abattit sur un fauteuil et, se cachant le visage dans ses mains, elle se mit à sangloter.

Paul Savoye était atterré. Il comprenait qu'il venait de renouveler toute l'horreur que cette pauvre femme avait pu avoir du suicide de son mari.

— Pardonnez-moi, madame. Je suis maladroit. Je suis désolé...

— Non, c'est trop. Je ne puis plus vous écouter. Allez-vous-en, monsieur, je vous en prie. Je ne puis plus vous entendre.

Paul Savoye se redressa. Il vit sa vie perdue, et froidement il salua :

— C'est bien, madame. Il en sera ce que vous aurez voulu.

Et il se retira.

Comme il était à l'antichambre, Mme de Bassigny sursauta.

— Ah ! mon Dieu ! cet homme va se tuer. Et ce sera ma faute !

Elle courut à l'antichambre :

— Monsieur, monsieur, je vous en prie......

Paul Savoye rentra au salon et referma la porte.

— Je vous écoute, madame,

— Quel mal vous m'avez fait!... Et vous voulez m'en faire encore plus ! Je vous en prie, ne vous tuez pas ! Que je n'aie pas ce remords sur la conscience.!

— La raison est insuffisante pour moi, madame. Vous ne voulez pas que je me tue, et vous faites en sorte que je n'aie pas d'autre issue.

— Mais je suis une inconnue pour vous, comme vous l'êtes pour moi. Pourquoi me jeter ce défi à la tête. Que vous ai-je fait ? Laissez-moi vivre en paix.

— Vous seule, madame, ou du moins vous et votre enfant, pouvez m'empêcher de mettre à exécution un projet bien arrêté.

— Que venons-nous faire, mon enfant et moi, dans cette histoire?

— L'intérêt que je désire porter à votre enfant vous prouvera le respect que j'ai pour vous.

Cette réponse rasséréna un peu la pauvre veuve.

— Enfin, monsieur, expliquez-vous.

— Je désirerais apporter à votre enfant les cadeaux du Petit Jésus, qu'elle a imploré cette nuit. Est-ce trop vous demander ?

— Que ne le disiez-vous monsieur. Je ne puis refuser cela..... Et à cette condition vous renoncerez à votre projet ?

— Oui, madame, ou du moins je le crois, si vous me permettez de me rattacher à la vie.., par l'intérêt que je voudrais porter à votre enfant.

— Mon Dieu ! monsieur, tout cela est bien bizarre, et... je ne vous connais pas.

— Prénez vos informations, madame; je ne veux pas m'imposer. Je n'ai été que trop indiscret.

— Eh bien ! monsieur, je tâcherai de savoir qui vous êtes, et si la réponse est satisfaisante, je ne pourrai que vous remercier de votre intérêt pour ma fille, car j'y verrai alors quelque chose de plus que le hasard.

— Voulez-vous, madame, que je commence tout de suite à vous donner les renseignements que vous désirez ?

— Soit, monsieur, je vous écoute. Veuillez vous asseoir.

Paul Savoye fit alors sa confession. Il dit tout de sa vie, de sa fortune, de son égoïsme, de son existence amusée et inutile, de son isolement sur le tard, de son ennui, de son profond dégoût de tout et de lui-même, de sa résolution suprême ; il dit même l'auto-da-fé exécuté la veille, avec tous les souvenirs du passé.

Il dit tout cela très simplement, avec tant de douceur et de sincérité que Mme de Bassiny en fut touchée.

— Eh bien! monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous pouvez revenir dimanche prochain, avant le premier de l'an. Je saurai si je puis vous recevoir comme un ami.

Paul Savoye s'en alla avec son portefeuille qu'il n'avait pas osé offrir, mais il s'enquit du propriétaire de la maison, alla le voir, paya les termes de Mme de Bassigny, garantit le loyer pour l'avenir, et recommanda le secret :

— Ne parlez pas de moi. Dites que vous attendrez patiemment. Il y a encore des propriétaires compatissants. Je n'ai fait qu'apercevoir Mme de Bassigny, mais on m'a parlé d'elle, et je désire faire une bonne action anonyme.

Le propriétaire, qui recevait le plus clair de la bonne action, promit d'être discret et de passer pour un bienfaiteur.

Paul Savoye envoya alors les cadeaux de Noël à l'enfant de Mme de Bassigny; il y avait de tout, jouets de toute sorte, fleurs et bonbons.

Lorsqu'il revint, le dimanche suivant, Mme de Bassigny avait appris, par un ancien ami de son mari, que Paul était très riche, très honnête homme aussi, mais un viveur invétéré dont la vie était pleine d'aventures galantes. Elle le reçut donc un peu froidement, tout en se disant que, sans se vanter de ses bonnes fortunes, Paul Savoye avait eu la franchise la plus complète.

Elle le remercia des jouets envoyés à sa fille qu'elle appela aussitôt. Paul Savoye ne lui laissa pas le temps de le remercier ; il dit que c'étaient les cadeaux du petit Jésus.

— Ma chère enfant, je suis bien indigne de parler en son nom; mais il a dit à quelqu'un qui me l'a répété, que toutes vos prières de la nuit de Noël étaient exaucées.

Suzanne ouvrit de grand yeux, regarda sa mère, comprit très bien que c'était une histoire, et sourit de ce sourire triste qu'ont les enfants malheureux.

— Etes-vous heureuse, madame, dans votre malheur, d'avoir une charmante enfant comme celle-ci ! L'existence est si vide quand on est seul !

— Il fallait vous marier, monsieur.

— Hélas ! madame, je l'ai compris trop tard. Me permettez-vous d'embrasser cette enfant. Cela me fera du bien. Il me semblera qu'elle est un peu à moi.

— Certainement, monsieur..... Vous l'avez assez gatée pour cela.

— Et maintenant, madame, voulez-vous me permettre de revenir le jour de l'an, pour souhaiter à votre fillette et à vous une meilleure année ?

— Oh! monsieur, trois visites en une semaine! C'est trop. J'ai ma réputation à sauvegarder, et la vôtre n'est pas faite pour la rassurer.

— On vous a donc parlé de moi ? Qu'a-t-on pu vous dire que je ne vous aie dit ?

— C'est vrai, monsieur, vous avez été parfaitement loyal.

— Alors pourquoi vous condamner, et moi aussi, au plus triste isolement, le jour où dans toutes les familles on se réjouit ?

— C'est que, monsieur, je n'ai pas sujet de me réjouir, et que je n'ai que de tristes souvenirs de l'année qui finit.

— Je vous promets après cela la plus grande disérétion, à peine une visite par semaine. Ne me refusez pas, et dites-vous que vous faites une bonne action. La repousserez-vous ?

— Je n'en ai pas le droit, monsieur. Venez donc, mais après cela.....

— C'est entendu.

Paul Savoye s'en alla avec quelque espoir dans le coeur. Il revint le jour de l'an avec de nouveaux cadeaux, et fut accueilli un peu mieux. Et comme il n'osait pas offrir de l'argent, il retrouva l'ancien notaire de M. de Bassigny et, par lui, fit parvenir dix mille francs à la veuve, sous prétexte de restitution anonyme au compte du défunt.

Mme de Bassigny eut quelques soupçons, mais elle n'en pouvait rien dire, et elle admira en tout cas la délicatesse de Paul Savoye. Elle se sentait soulagée d'un grand poids et sa tristesse s'effaçait peu à peu. Les visites, d'hebdomadaires au début, devinrent plus fréquentes, et après quinze mois de deuil la veuve épousait Paul Savoye, qui ne songeait plus à se tuer, et qui se déclarait le plus heureux des hommes.

— Tu vois, disait Mme de Bassigny à sa fille, le petit Jésus a fait un miracle pour nous.....

— Pardon ! répliquait Paul de Savoye, je vois qu'il en a fait deux, car je connais un homme qui a été sauvé par cette messe de minuit.

L'Envolée

Dans le soir livide, sous le vent d'est, large et rude, l'hôpital sur la coline était blanc comme l'aube et comme la mort.... D'un pas rapide, le long de la mer, sur la route longue. Laure Ponthieu se dirigeait vers la grande masse nette, qui semblait retenir toute la clarté du soir tombant....

Mais sur la grève, un noir amas, ce soir, accrochait aussi l'attention, un enchevêtrement de toiles, de bois et fer, semblait-il, tout cela tordu,brisé, terriblement fracassé. Des enfants se précipitaient.

— C'est l'aéroplane, tu sais, disait l'un.

— Oh! sûr qu'il s'est tué! criait un autre.

Ils couraient pour voir plus tôt...., et Laure. à leur suite, pressa le pas.

Quand elle fut devant l'appareil brisé, elle frissonna... L'homme déjà n'était plus là...

— On l'a porté à l'hôpital, dit un des ouvriers qui travaillaient à débrouiller les débris informes.

— C'est Favier, vous savez, dit un curieux.... Il était parti ce matin de Nice.. Quelle imprudence par un temps pareil!....

Et de fait, le vent s'enflait encore à l'approche de la nuit.. Maintenant, avec la rage insolente d'un esclave révolté, il s'acharnait sur ces débris, il insultait ce vainen qui, tout à l'heure, avait essayé de le vaincre.... Le triomphateur qui, tantôt, planait audessus des terres, ce n'était plus qu'un cadavre, vidé de son âme, depuis que l'homme en était tombé, et la mer, avec une longue rumeur de défi, jetait sur lui sa houle baveuse...,En ce soir sinistre, tout célébrait la victoire de la matière, tout, l'ombre violente qui oppressait la clarté, la mer hurlante, l'ouragan qui déferlait et les hommes eux-mêmes qui ramassaient les morceaux de bois et de métal, arquant sur le sable leurs fortes jambes avec l'air de dire :

— Aussi pourquoi s'élever si haut ? Est-ce qu'on n'est pas mieux sur la terre ?...

Mais Laure Ponthieu s'arrachait à ce spectacle.... Il fallait qu'elle se hâtât, car, sans doute, ce soir, pouvait-elle plus sûrement encore se rendre utile, là-haut, dans le grand hôpital blanc, où son frère déjà devait être au chevet du héros tombé ?.....

Elle allait d'un pas rapide, ayant peur d'arriver trop tard, irrévocablement : un élan plus vif la soulevait, une volonté de prendre sur elle de la souffrance pour alléger celle des autres, un désir de s'envoler, elle aussi, au risque de se briser les ailes, comme le martyr sanglant qu'on avait emporté là-haut...

Laure Ponthieu était de celles dont la figure serait charmante, si seulement elles y consentaient mais qui semble craindre d'attirer les regards et retardent l'instant de s'épanouir, comme si elles réservaient tout leur parfum pour un seul être. Orpheline de bonne heure, elle vivait avec son frère, le docteur Ponthieu, qui parcourait, de malade en malade, la petite ville et la campagne autour de la ville, et souvent elle passait après son frère dans les pauvres chambres, y laissant une aumône, un pansement, un sourire....

Même elle avait demandé qu'on voulût bien l'employer à l'hôpital; elle y apprenait l'art d'être infirmière; sous ses doigts fins et fermes, les longues bandes se déroulaient avec sûreté; dans l'odeur fade et la clarté blanche des grandes salles, au petit jardin clos de l'hôpital, elle rêvait parfois qu'il serait doux de passer là toute sa vie, sous l'habit austère des filles de la charité. Mais elle hésitait encore; elle était semblable à ces tartanes que l'on voit parfois en arrêt dans le golfe, prêtes au départ, sitôt que soufflera le vent, mais qui sont obligées d'attendre le vent....

Le vent, de plus en plus rude, il soufflait ce soir, balayant la côte que Laure, péniblement gravissait, pour arriver au grand hôpital blanc, dont la pâleur s'exagérait à la nuit tombante..... Le vent. il emportait l'âme au loin. vers les grandes régions où il régnait en souverain, et Laure songeait à ce jeune Favier, qu'elle allait trouver peut-être là-haut dans l'agonie ou déjà dans la mort.....

Ainsi donc, il avait voulu s'élever, il avait dirigé son vol vers le ciel, et le ciel, sans doute, ce n'était pour lui, que le grand espace vide où les autres ne sont pas allés; le cirque immense où l'on ramasse la gloire; mais, tout de même, il avait mis son désir plus haut que les choses de la terre, il avait osé prendre son élan, et quel élan que celui d'où l'on retombait ensanglanté !......

La nuit, une fois de plus, avait triomphé... Dans l'ombre universelle, l'hôpital n'était plus qu'une masse sombre.... Les oiseaux, les aéroplanes, tout ce qui s'envole avait plié l'aile; sous les portes aux fentes des grandes fenêtres, le vent sifflait et hurlait, comme s'il chantait sa victoire.

Sur le petit lit blanc, le jeune blessé délirait... Le docteur Ponthieu avait dit : "Je ne sais s'il reverra le jour!" Laure avait supplié qu'on la laissât auprès du héros mourant.... Son frère dormirait dans une chambre d'interne; elle irait l'éveiller sitôt que cela lui paraîtrait nécessaire.

Les yeux fixés sur ce visage pâle. qui se distinguait à peine des linges pâles, et pâle elle-même, comme tout ce qui était dans cette chambre, comme les murs blancs et comme lesdraps blancs, elle priait au pied du lit de fer..

Elle le regardait avidement. celui qui s'était élancé vers le ciel, et qu'il fût cloué là sur cette couche, cela semblait plus navrant encore.... Mais, ainsi renversé, plus que jamais, il regardait en haut et ses yeux fixés et fiévreux semblait chercher au delà du plafond de nouvelles constellations....

Car, dans l'extase de la fièvre des murs de l'hôpital s'étaient écroulés autour de lui... Dans toute cette blancheur, il flottait maintenant, comme dans la clarté de l'aube colorant les brumes de la nuit. les formes si douces. à déchirer. quand le moteur joyeux palpite pour un bon départ.,,Allongé sur sa couche étroite, le héros blessé voguait en plein ciel;

— Plus haut! plus haut ! disait-il. C'est plus haut qu'il faut aller !.... „

Et la jeune fille, se brûlant à sa fièvre, exaltée peu à peu, s'élevait avec lui. Il lui semblait qu'il l'avait prise dans sa machine merveilleuse et qu'enfin il lui avait donné l'élan que, depuis si longtemps, elle attendait; pour s'élever au-dessus de la vie, vers ce grand amour qui règne dans les altitudes... Il lui semblait qu'elle participait à ce sublime et dernier voyage, et le vent de l'infini venait fouetter son visage.

— Oh! les nuages. les nuages,! disait le blessé... Il faut que je dépasse ces nuages!...

Et, de ses bras tendus, il rejetait des vapeurs imaginaires..... Et comme la jeune fille, avait fait, pour l'apaiser, un mouvement vers lui. il sembla l'apercevoir pour la première fois.... Ses traits se détendirent et s'éclairairèrent en un sourire d'extase :

— C'est vous ! C'est vous !..... cria-t-il en lui tendant les bras.

Pensait-il à quelque femme qu'il avait aimée et qui était morte ? Pensait-il à quelque fiancée, qui l'attendait, pleine de crainte et d'espérance, et qui sangloterait demain, quand elle recevrait en plein coeur l'affreuse nouvelle ? Se croyait-il le chevalier des légendes, qui franchit le cercle enchanté et réveille la princesse endormie? Evoquait-il l'amour, le grand amour qui vit dans les régions hautes et que Laure attendait depuis l'adolescence ?....

— C'est pour vous que j'ai souffert. disait-il... C'est votre amour que j'ai souhaité... C'est vers votre amour que je suis monté!....

Le vent sifflait et hurlait aux fenêtres, et Laure imaginait l'audace du héros dressé dans le vent et la terreur de la minute où la frêle machine s'était dérobée sous lui et le désespoir de retomber, brisé, sur la terre...

— Ah! gémissait-il, faites que je n'aie pas souffert en vain!...

Fallait-il donc que, pour la seconde fois, il s'abîmât du haut de son rêve ? Non! non! ces mots, qu'elle n'avait voulu dire à personne, ils étaient réservés à cette minute.... Comme elle n'avait pas dit encore "Je vous aime", elle pouvait le dire cette fois, et ce devait être la dernière.,,Dans cette chambre d'hôpital, où passait le vent des cimes, sa destinée s'était décidée.

Dans un souffle, elle dit les mots de l'amour et du renoncement et, chastement, posa ses lèvres sur les lèvres fiévreuses et glorieuses... Mais, dans cette émotion, le héros défaillait déjà....

A l'aube, il avait cessé de vivre... Un mois après Laure Ponthieu entrait au noviciat des soeurs de Saint Vincent de Paul.

NOUVELLES DE LA SAMAINE

(suite de la page 1)

de la grande capitale britannique ce qui lui a rapporté plusieurs millions de louis sterling.

Il a vendu la ville de Tavistock qui lui appartenait tout entière, avec l'aqueduc, le marché public, le "town Hall," et le reste. Il a vendu vingt mille acres de terre dans le comté de Devonshire pour cinq millions de dollars. Il a vendu ailleurs 8.500 acres qui lui ont rapporté $2,830.000.

Il a déjà placé une partie de ses fonds dans le capital du Railway Pacifique Canadien, avec l'espérance que cette compagnie de puissants usuriers continuera encore longtemps à jouir des privilèges d'écorcher les Canadiens au moyen de ses surcharges et de son tarif exorbitant.

Les grosses sangsues laissant l'Angleterre pour le Canada. quel profit le Canada va-t-il en retirer ?

PREDICTIONS

(du Courrier des Etats-Unis)

Mme de Thèbes nous fait ses préditions pour 1914.

Hâtons-nous de dire qu'elles sont très rassurantes.

En France, c'est l'année des beaux gestes et des grands héroïsmes.... Nous nous battrons, non pas entre nous, mais contre l'étranger, "et malgré d'inquiétants prodromes victoire..., victoire !"

En Allemagne, au contraire, émeutes, guerre, menaces contre la maison impériale, etc.

Il est vrai que Mme von Babylone, de Berlin, fait des prédictions exactement contraires. Enfin, nous verrons !

Mais Mme de Thèbes nous annonce diverses autres choses qui urviendront certainement en 1914 Exemples :

1. Les élégances de la mode et des arts ne péricliteront pas.

2. Le théâtre sera une industrie bien réglée, exploitée par les spécialistes faisant des pièces sur commande.

3. Une actrice sera enlevée par un monsieur très riche.

4. Le 14 juillet, on verra beaucoup de militaires à Longchamp.

5. De nombreux drames passionnels; suivis d'acquittements. ensanglanteront Paris.

6. Au printemps, nombre de Français, pris d'une étrange folie, se traiteront de "rénégats". de "vendus". de "Jésuites", "d'anarchistes", etc.... Des citoyens déposeront dans une espèce de boîte cubique des morceaux de papier pliés en quatre.

7. Il pleuvra le jour de la fête des fleurs.

8. M. Jaurès prononcera plusieurs grands discours.

9. Paris sera couvert de chantiers et transformé en taupinière.

10. Mme de Thèbe publiera son almanach pour 1915.

11. Je ferai, en novembre, un article assez semblable à celui-ci.

Voilà des événements auxquels nous pouvons nous attendre l'an prochain.

Mais j'aurais pu les prédire moi-même !

Z.

POUR LES FERMIERS

MINISTERE FEDERAL DE L'AGRICULTURE. — SERVICE DE L'INDUSTRIE LAITIERE.

DES VACHES DE DEMONSTRATION

Etes-vous sûrs que vos vaches vous rapportent un bénéfice convenable? Si vous n'en être pas sûrs vous feriez mieux d'y voir. rien n'est plus facile que de perdre de l'argent en donnant ses fourrages à de pauvres bêtes. Ce fait vient d'être démontré une fois de plus à la fameuse exposition nationale laitière qui a été tenue à Chicago dans la dernière semaine d'octobre. L'expérience portait sur neuf vaches, tous les fourrages ont été pesés, tout le lait pesé et éprouvé, et les résultats de chaque jour paraissaient en gros chiffres sur une affiche audessus de chaque vache. En une journée les deux extrêmes suivants ont été constatés : Une vache Jersey de sept ans qui a consommé pour 21 centins de fourrages n'a produit que pour 13 cents de matière grasse; c'est-à-dire qu'elle a causé cette journée-là une perte sèche de 8 centins; que chaque livre de matière grasse qu'elle a produite, est revenue à 52 centins et que son lait a coûté $2.53 les 100 livres. En d'autres termes, pour chaque piastre de nourriture que l'on a dépensée sur elle, cette bête n'a rapporté que 62 centins de produits.

A côté d'elle se trouvait une vache Guernsey. de sept ans également, qui n'a consommé le même jour que 26 centins de nourriture Elle a produit 2¼ livres de matière grasse valant 79 centins. Elle a donc laissé un profit de 53 centins. Cette matière grasse n'est revenue qu'à 11 cents la livre tandis que chaque piastre de nourriture qu'on lui a donnée en a rapporté trois.

Mais il est inutile d'aller à Chicago pour voir ces choses, on trouve les mêmes conditions dans chacune de nos provinces. Nous en avons déjà fait mainte fois la démonstration à nos cultivateurs. Dès que l'on s'appliquera plus généralement à contrôler la production des vaches les profits de l'industrie laitière augmenteront rapidement.

Le service de l'industrie laitière à Ottawa sera toujours heureux de fournir à tous ceux qui en feront la demande un livre de production et des feuilles de nourriture; Ecrivez-nous à ce sujet et assurez-vous, par un contrôle soigneusement tenu, que toutes les vaches de votre troupeau donnent un bon profit sur leur année de travail.

LOUIS VEUILLOT

SON CENTENAIRE A QUEBEC

Québec, 22. — Cet avant-midi. ainsi qu'il avait étét annoncé. on a célébré à Québec la partie religieuse du centenaire de Louis Veuillot. C'est dans la chapelle du séminaire que c'est accomplie la sérémonie.

L'assistance était extrêmement nombreuse. La foule avait été attirée par la nature de la solennité, le souvenir du grand journaliste et la perspective d'entendre la parole de Mgr. Roy.

Après l'Evangile. Mgr. Roy a prononcé l'éloquente allocution dont nous citons ici même.

De l'allocution de Mgr. l'évêque auxiliaire de Québec. nous donnons les extraits suivants :

"C'est bien ici au pied de l'autel, qu'il convenait d'inaugurer cette journée, consacrée à la mémoire de Veuillot.

"On ne saurait imaginer pour mettre en relief la figure de ce Français si foncièrement catholique, un cadre plus approprié que ces belles cérémonies pontificales, où l'Eglise étale toute la splendeur de sa liturgie pour honorer la rayauté du Christ Jésus.

Louis Veuillot fut avant tout et par-dessus tout un bon et fidèle soldat de Jésus-Christ. Il a réalisé cet idéal que l'apôtre sait Paul donnait aux chrétiens de son temps; et il a mérité cet éloge que lui décernait. il y a quelques jours. à Montmartre. la voix éloquente de Mgr. l'évêque d'Orléans.

"Soldat du Christ, Louis Veuillot eut d'abord le souci de se bien préparer à la bataille.

"Dieu lui avait donné un tempérament de soldat — une âme naturellement haute et fière capable de planer au-dessus de la fumée des combats; un esprit puissant, avide de clarté. visant droit et juste; un jûgement prompt et sûr; une franchise qui ne savait ni masquer la pensée ni checher les détours; un courage intrépide, que les coups stimulaient et qui grandissait dans le péril ou l'adversité.

"Et pour faire valoir de si rares qualités, le chevalier du Christ avait en main une plume prodigieusement souple, apte aux écritures les plus délicates et les plus artistiques, mais capable aussi de se muer en une arme redoutable. De fait, la plume de Veuillot fut surtout une épée de combat. Et quelle épée de bonne trempe et de fine pointe ! Comme il fait bon de le voir flamboyer à l'entrée de tous les sanctuaires où le preux chevalier monte la garde et se fait l'inlassable sentinelle de la vérité catholique !

"Nous savons à travers quelles ténèbres il dut passer avant d'arriver à la lumière Après avoir promené par bien des sentiers mal éclairés sa curiosité toujours inquiète, il arrive à Rome en 1838. C'était le lieu et l'heure fixée par le divin maître pour la rencontre décisive.

"Viens, suis-moi",lui dit l'adorable pêcheur d'hommes Veuillot tombe à genoux : "Maitre, à qui irai-je ? Vous avez les paroles de la vie éternelle !" Dans une communion faite à Sainte-Marie Majeure et qu'il appelle sa véritable première communion. il scelle avec son Maître retrouvé le pacte d'amour et de fidélité. qui ne sera jamais rompu. Ce jour-là le Christ fit du jeune homme qu'il aimait plus qu'un chrétien; il l'arma chevalier pour les saintes croisades de la foi.

"Désormais le grand souci de Veuillot sera de se bien instruire des vérités chrétiennes, dont il veut être l'apôtre et le défenseur. Il se met donc résolûment à l'école du divin Maître. L'étude de l'évangile devient son étude favorite.

"Dans ses livres, dans son journal, dans sa correspondance, il a touché à d'innombrables questions, il a soulevé et traité les problèmes les plus délicats et les plus graves, et cela très souvent, parmi les exigences d'une improvisation rapide. dans l'exitation et les ardeurs fiévreuses de la polémique quotidienne. en face d'adversaires considérables par le rang et par le talent. Et cependant guidé par un sens chrétien. dont la rectitude paraît avoir été chez lui une grâce particulière les yeux toujours fixé sur l'évangile et sur Rome, il ne s'est jamais écarté de la sainte doctrine On a pu lui reprocher d'avoir dépassé parfois la mesure qu'impose la charité; nul n'a pu le convaincre d'erreur, Il a la gloire. peu commune, de n'avoir jamais. parmi tant de combats et à travers tant d'écrits. sacrifié. ou seulement amoindri les droits de la vérité. „

(à suivre)

ENTRE VOISINS

— Et, l'hiver, qu'est-ce que vous devenez ?

— Nous attendons à la saison prochaine; personne n'a le sou.....

— Et comment faites-vous alors ?

— Eh bien, on s'emprunte les uns les autres !

Aux fauteuils d'orchestre de l'Opéra, un monsieur fredonne l'air que chante un ténor. Son voisin qui n'y tient plus, murmure :

— Quel imbécile !

Le gêneur s'arrête de fredonner.

— Est-ce pour moi, monsieur, que vous dites cela ?

— Nullement c'est cet idiot de ténor qui m'empêche de vous entendre !

L'église catholique dans le deuil

LE CARDINAL RAMPOLLA, ANCIEN SECRETAIRE D'ETAT DU SAIT-PERE, MEURT SOUDAINEMENT EN SA RESIDENCE DE SAINTE-MARTHE

Rome, 16— (Spéciale) — Le cardinal Rampolla, ancien secrétaire d'état du Pape, est mort, ce soir.,,Le cardinal Rampolla, marquis del Findaro, avait été nommé secrétaire d'Etat par le pape Léon XIII, il fut au conclave qui siégea pour l'élection du successeur de Léon XIII, une des figures les plus en vue, et il faillit obtenir la majorité des votes.

Le défunt cardinal est né à Polizzi, Sicile, en 1843 et il fut nommé cardinal en 1887. Il était archi-prêtre de St-Pierre et Secrétaire de la Congrégation de l'Inquisition.,

Depuis le Conclave le cardinal Rampolla vivait à peu près retiré dans son palais de Ste-Marthe, près de St-Pierre. Il avait consacré tout son temps à l'étude de la doctrine, aux dogmes et à l'administration interne de l'Eglise.

La mort du cardinal est arrivée vers minuit. On ne savait pas qu'il fût si gravement malade, mais depuis quelque tepms, il avait de forte attaques d'influenza. La maladie avait même le caractère de celle dont à souffert Pie X.

C'est le cardinal Rampolla qui a chanté le Te Deum solennel, dans l'église de Rome, le 11 mai dernier, à l'occasion du recouvrement de la santé du St-Père.,,

AUTRE DEPECHE :

* * *

MORT DU CARDINAL RAMPOLLA

Une dépêche de Rome nous apprend la mort presque subite du Cardinal Rampolla, ancien secrétaire d'Etat de SS. le Pape Léon XIII, Le cardinal souffrait. il est vrai d'une attaque d'influenza, mais rien ne faisait apparemment prévoir une fin aussi soudaine. Il est décédé vers le milieu de la nuit du 15 au 16.

Né à Palizzi, au diocèse de Gélafu, en Sicile, le 17 août 1843, Mariano Rampolla, marquis del Tindaro, entra dans les ordres. En 1875, il fut envoyé comme auditeur de la nonciature en Espagne. En 1877, il fut nommé secrétaire de la Propagande pour les affaires Orientales. Peu après, le 3 janvier 1878, le pape le nommait protonotaire apostolique participant. Secrétaire de la Propagande en 1880, il est élu deux ans plus tard, le 1er décembre 1882, archevêque titulaire d'Héraclée et envoyé nonce à Madrid.. Créé, le 14 mars 1887, cardinal-prêtre du titre de Ste-Cécile, il reçoit le chapeau, le 27 mai suivant, et il occupe la charge aussi haute que pleine de responsabilité de Secrétaire d'Etat de Léon XIII, de 1887 jusqu'à la mort du grand Pape, en 1903. Au conclave qui suivit, il fut une des figures les plus en vue. Puis, en sa qualité d'archiprêtre de la Basilique Vaticane il se retira au palais de Ste-Marthe, tout près de St-Pierre de Rome. Le 14 mars 1912, il célébrait le 25ème anniversaire de son élévation au cardinalat.

Archiprêtre de la Basilique Vaticane depuis 1894, Bibliothécaire de la Sainte-Eglise Romaine depuis 1912 et Préfet de la Fabrique de Saint-Pierre, le cardinal Rampolla était de plus, grand prieur commandataire de l'Ordre souverain de Malte. Grand ami des arts il fit admirablement restaurér à ses frais la crypte de son église cardinalice de Ste-Cécile. L'extrême richesse de la décoration et de mosaïques s'allie au goût le plus pur dans cette chapelle du tombeau de la Sainte.

Le cardinal faisait partie des Congrégations ecclésiastiques de la Consistoire, des Sacrements, de la Propagande, de la Propagande pour les affaires du rite oriental, des Rites, des Etudes et des affaires ecclésiastiques extraordinaires..

Il était membre des Commissions pour la réunion des Eglises dissidentes, pour les études bibliques, 1902; pour la codification du droit canonique, 1904; pour l'administration des biens du S. Siège, 1907; pour la préservation de la foi à Rome, 1909.

Il était aussi le président de l'Académie de réligion catholique, 1907, et de l'Académie St-Thomas d'Aquin, 1910.

De nombreux ordres religieux, congrégations et associations se trouvaient placés sous son protectorat. C'étaient les Chanoines réguliers de St-Jean de Latran, les Ermites de St-Augustin, les Soeurs du Précieux-Sang, les Missionnaires fils du Coeur Immaculée de Marie, les Pères Blancs, les Soeurs de St-Joseph de l'Apparition, les Soeurs de St-Joseph de Buenos-Ayres, le Monastère de Ste-Cécile, les Capucins de Fabriano, les Soeurs de la Charité de la Présentation, les Petites Soeurs des vieux abandonnés, à Valence, les Religieuses de la Mère de Dieu à Paris, les Soeurs de Notre-Dame des missions d'Afrique, les Filles de Ste-Anne, les Tertiaires franciscaines d'Espagne, les Servantes de Marie au service des malades, les Soeurs de la Compagnie de Sainte-Thérèse de Jésus, les Soeurs Alcantarines et de Ste-Marguerite, les Cisterciens réformés, Trappistes, les Soeurs de Notre-Dame de la consolation de Tortosa, les Servantes du Sacré-Coeur et de la vierge Immaculée de Séville, les Filles de Ste-Anne, les Salésiens de dom Bosco, l'Eglise Ste-Agnès de la place navone et ses dépendances, l'Archiconfrérie de Ste-Marie d'Irtria des Siciliens, à Rome, de l'oeuvre dominicale à Léon, de l'Hospice de Ste-Marguerite de Cortone, de l'Association des Dames de Landshut pour les secours aux missions de l'Afrique Centrale, de la Société St-Joseph de Turin, l'Association italienne de Sainte-Cécile pour la musique sacrée, etc.

Nous recevons cette autre dépêche comme suit :

LE CARDINAL RAMPOLLA EST MORT, HIER APRES QUELQUES HEURES DE MALADIE.

CANDIDAT A LA PAPAUTE

IL ETAIT L'UN DES PRINCES LES PLDS EN VUE ET LES PLUS ECLAIRES DE L'EGLISE

Rome, 17.— Le cardinal Mariano Rampolla (comte de Tindaro), ancien secrétaire Papal,, est décédé hier soir à son petit palais de St- Martin, en arrière de l'église St-Pierre, où il s'était retiré depuis qu'il avait remi ses fonctions de Secrétaire d'Etat du Pape entre les mains de Mgr. Merry del Val.

Sa mort a été presque subite et a causé une douloureuse impression au Vatican.

Hier matin, le cardinal Rampolla allla inspecter les travaux de réparation que l'on fait exécuter dans le sanctuaire de St-Pierre. Il était apparemment en bonne santé à son arrivée à l'église, mais il se sentit plus tard indisposé et il tomba dans une grande prostration nerveuse. Il ne voulût pas cependant que son secrétaire passât la nuit avec lui à son palais. Ce dernier, crut opportun toutefois de mander un médecin, qui ne constata rien d'alarmant dans l'état du malade et lui commanda le repos absolu.

Le mal empira dans la soirée. Le cardinal respirait avec beaucoup de difficulté; ce que voyant il fit appeler en toute hâte son secrétaire, et le médecin, mais à leur arrivée, il était mort.

Il avait succombé a l'engine de poitrine.

Après avoir récité les prières de l'Eglise en pareille circonstance, le secrétaire fit annoncer la nouvelle à la soeur du prélat défunt, la baronne Carolina Rampolla-Pezzana, qui, en compagnie de son mari, se rendit aussitôt au palais. Le Cardinal Merry-del-Val, alors informé de la mort de son illustre collègue se consulta avec quelques cardinaux et ensemble ils désidèrent de n'en parler au pape que le lendemain.

-:- COIN FEMININ -:-

CHRONIQUE
L'HERITAGE

CONTE DE NOEL

"Au revoir ne sois pas inquiète. Je serai de retour avant minuit" La voix d'Albert Desfortunes s'éteignit, comme sa silhouette, dans la nuit opaque et la porte une fois refermée de l'humble maison de tourbe, Madeleine se retrouva seule, assise auprès du berceau rustique où sommeillait bébé.

Elle l'avait installé, son petit, dans le coin le plus chaud, entre le mur dont la cretonne à fleurettesmasquait tant bien que mal l'empilement des mottes de terre, et la table de sapin poli sur laquelle l'abat-jour de la lampe inscrivait un rond. Le poêle bourdonnant où crépitait la résistance tortueuse d'une racine de saûle, projetait de sa porte entr'ouverte, vers le parquet rugueux, des rougeurs intermittentes. Frileuse, Madeleine s'approcha un instant du foyer, les mains tendues le long de la ligne sombre des tuyaux. Madame Desfortunes était grande et élancée; ses traits, flétris avant l'âge, trahissaient la rudesse d'une existence nouvelle; dont les fatigues imprévues et les résultats incertains avaient violenté sa jeunesse; mais le reflet sombre des prunelles, comme l'intention élégante d'une robe de lainage simple, mais bien serrée à la taille, disait assez la révolte intérieure contre la médiocrité du destin, la lutte tenace et fière contre la misère des conditions présentes. Pourtant, ce soir, Madeleine se sentait lasse et sans courage. Quelle journée pénible ! Les bêtes avaient manqué de foin; il avait fallu en aller chercher che. un fermier éloigné, et, au retour, elle avait bravement aidé son mari, à décharger la lourde voiture. Mais plus encore que d'un travail ingrat, toujours audessus de ses forces, c'est de l'agonie de sa confiance en l'avenir que venait à cette heure sa lassitude. Depuis plus de deux ans qu'il étaient au Canada, qu'avaient-ils fait, sinon d'user leur santé et de s'endetter sans cesse? Pouvai-ils invoquer un succès quelconque en récompense de leur activité. Cette idée de culture mixte où ils avaient engagé en arrivant leur petit pécule, à laquelle ils avaient consacré tant d'efforts, aucune rémunération ne leur en était encore venue. Au début, il avait fallu s'habituer aux longs hivers, aux travaux inaccoutumés, aux milles choses différentes où s'épuise l'énergie des déracinés...... Et puis, Bébé était venu... Et maintenant, Madeleine, en face des responsabilités nouvelles de la maternité, se demandait avec angoisse comment allait finir cette aventure. Qui sait si son enfant recueillerait jamais les fruits de tant d'abnégation et de tant d'héroisme? Son enfant... A pas légers, Madeleine s'approcha du berceau, elle s'assit, et, les bras entourant le petit oreiller, la tête posée auprès du sourire du petit ange endormi, elle se reprit à songer.

* * *

En France, Albert Desfortunes avait obtenu, après son mariage, un emploi modeste à la perception des finances. Certes, les appointements n'étaient pas somptueux, et il fallait des miracles d'économie pour arriver à joindre les deux bouts. Mais il y avait l'oncle Césaire, qui était riche et vieux, et dont ils étaient les héritiers naturels, Plus tard, quand Albert aurait été en possession de ce qui lui revenait, eh bien! il fournirait le cautionnement indispensable, il serait nommée receveur, ce serait l'avenir assuré, la vie facile, la quiétude et la considération....Madeleine se souvenait d'un jour où elle s'était joyeusement privée d'aller à un bal, faute d'argent pour acheter une robe.... C'était le 30, ils n'avaient plus que quelques sous, et ils avaient ri comme des fous : "Bah! avit dit Albert quand nous aurons l'héritage de l'oncle Césaire, tu auras toutes les robes que tu voudras ! "Et ils avaient fait le sacrifice de ce bal en s'embrassant. Un soir, c'était justement une vieille de Noël, comme aujourd'hui, l'oncle éta[...] quelques jours [...] impitoya[...] par[...] le[...]

sa servante. Tandis qu'Albert était resté interdit, affalé sous le coup d'une si cruelle déception, Madeleine se souvenait douloureusement qu'elle avait failli mourir de la mort de tant d'illusions, de tant de rêves. Oui, elle était ambitiense, et puis après ? Ne fallait-il pas qu'elle eut de l'ambition pour deux ? et pouvait-elle concevoir pour son mari, si jeune si intelligent, le tombeau prématuré d'une médiocrité si irritante ? Oui, elle avait été gravement malade, et puis les choses avaient été de mal en pis; ils ne s'étaient jamais relevé d'un coup si terrible, si immérité; le caractère d'Albert s'était aigri; pour comble de malheur, une élection défavorable avait mis à l'écart le député qui les protégeait, et ce changement d'influences avait rendu plus précaire et plus incertaine encore la position du jeune ménage. Avec la politique, est-on jamais certain de rien garder en France ? Alors, ils avaient songé à ce Canada dont un conférencier exotique leur avait parlé avec enthousiasme. Ils en avaient rêvé longtemps, du pays aux moissons privilégiées, de la vie libre et saine, au grand air des prairies ! Décidément, c'est là qu'ils iraient se guérir de leurs rancoeurs et de leurs déboires ! Par exemple, ils avaient pris leurs précausions, ils s'étaient entouré de tous les renseignements désirables. Ils avaient correspondu avec le consul de France, avec les Pères de la Mission. D'autre part, Albert avait consciencieusement passé bien des dimanches à la ferme voisine des Aubrets, où la culture se faisait suivant des procédés modernes et scientifiques; et, le soir, après les heures de bureau, ils avaient passé des heures et des heures à apprendre l'anglais indispensable, dans la méthode Berlitz. Enfin ils étaient partis, empruntant même à un ami gagné par leur enthousiasme une petite somme d'argent qu'ils auraient tôt fait de rembourser, une fois là-bas...

Du voyage, Madeleine s'en rappelait comme si c'eut été hier, car le doute l'avait serrée au coeur pour la première fois, parmi les effarements et les réalisations brutales du long trajet. Les gens mettaient une mauvaise volonté évidente à comprendre leur anglais de collège; dans la foule anonyme et minable des émigrants, ils se sentaient déclassés, déchus, humiliés à chaque instant dans leur amour-propre de petits bourgeois; à leur arrivée, le pays leur avait semblé triste et nu, avec de la neige encore au mois de mai, et puis personne ne les avait accueilli d'un bon sourire ou d'une bonne parole; même ils avaient dû se méfier de bien des conseils trop intéressés, **chercher eux**-mêmes leur terre, se débrouiller à grand frais au milieu d'une population que la modestie de leurs ressources avait vite rendue indifférente à leur endroit. Desfortunes !.. Toute l'ironie de leur sort était dans ce mot, et, sûrement, leur nom faisait rire, au village, quand on parlait d'eux !

Des yeux de Madeleine une larme coula, lourde, sur l'oreiller blanc.... Epuisée, il lui sembla que tout sombrait autour d'elle. La lampe clignota, une rafale ébranla la maison... Le feu s'alanguissait dans le poêle... A bout de forces, Madame Desfortunes s'assoupit.

"Chérie, Chérie ! c'est moi ! Chérie, si tu savais ! Quel bonheür ! "Déjà, Albert Desfortunes était là, vers elle, oubliant de fermer la porte, par où s'engouffra le vent d'hiver. Il prit sa femme entre ses bras et il lui parlait, en phrases pressées, hâchées de baisers fous et de rires: "Tu sais, la Célestine, qui avait hérité de l'oncle Césaire... Elle est morte !... Et avant de mourir, elle s'est repentie de nous avoir frustrés !... Et le notaire m'écrit... Tiens, regardes !... Chérie, quel bonheur, nous sommes riches !..."

MAGALI

Sur la Cannebière.

— Enfin, mon cher, pourquoi, dans les environs de votre belle ville de Marseille, le lit des rivières est-il si large, puisqu'il n'y a jamais une goutte d'eau [...]ns ?

[...]ous me la f...ichez belle! [...]e l'eau et beaucoup..... [...]lle est si bonne que [...]t tout de suite.

BALLADE DE NOEL

Ils passent, procession lente,
Devant nos yeux fermés, dont ils
Rallume l'engoisse dolente.....
Des vers, des larmes, des profils
Unis en d'obsédants arpèges
Versent leur gamme au bord des cils....
L'essain des souvenirs s'abrège...
Paix à leur cendre.... Ainsi soit-il!

* * *

Ils glissent, les soirs de tourmente,
Jusqu'à nos cervaux en péril,
Les désirs, assiégeants subtils,
Philtre ardent qui brûle et fermente....
—Mais la raison tisse le fil
Douloureux qui les prend au piège....
Ah ! que mon rêve s'en allège !
Paix à leur cendre... Ainsi soit-il !

* * *

Ils dorment, poètes, amantes,
Gueux et barons aux fiers tortils.
Dans les ténèbres où s'aimantent
Leurs âmes, souffle volatil.
....D'où vient que l'être le moins vil
Puisse envier, sans sacrilège,
Des morts l'immortel privilège ?
— Paix à leur cendre... Ainsi soit-il !

ENVOI

O Noël, roi des sortilèges,
Etends sur ces spectres d'exil
Le blanc suaire de tes neiges !
—Paix à leur cendr... Ainsi soit-il!

GEORGES RYVAL

LE RETOUR DU BAL

SIMPLE FAIT

Deux jeunes filles insistent auprès de leur mère pour aller au bal; la mère sent qu'elle "doit refuser", et elle refuse; elle refuse avec d'autant plus d raison, qu'un peu souffrante, elle ne peut les accompagner elle-même.

Les jeunes filles insistent encore, elles pleurent; la mère, — oh! si elle avait regardé son crucifix! oh! si elle eût été plus sérieusemnt crétienne ! — la mère consent, et elle les confie à une amie qui y menait ses propre filles.

— Couche-toi, mère; va, nous serons sages; dirent-elles en l'embrassant; laisse la porte ouverte, pour ne pas te lever quand nous reviendrons. — On partit et l'on dansa........

La mère se mit au lit, mais ne put dormir. — les mères dorment difficilement quand leurs enfants sont loin du toit, et celle-ci songeait à ses chères absentes.

Etait-ce seulement l'affection et l'inquiétude qui la tenaient éveillée, n'y avait-il pas un peu de remords ? Et eut-elle la pensée de recommander à Dieu ces âmes, qu'elle avait lâchement abandonnées. et de demander pardon pour sa faiblesse ?

Tout à coup, elle se rappelle qu'elle a fermé la porte comme à l'ordinaire, et qu'elle peut être endormie au retour de ses enfants; elle se lève.

Hélas! dans l'obscurité, la pauvre mère fait un faux pas; elle glisse; elle trébuche au moment où elle se penche pour ouvrir, et tombe, la tempe frappant le mur, "tuée sur le coup."

Le bal continuait; elles riaient, joyeuses, les folles jeunes filles!

Vient cependant l'heure du retour; il est quatre heures du matin; la porte de la maison est fermée, elles sonnent, elles frappent, elles sonnent encore. Rien. Elles s'émeuvent, et elles ont peur.

Force est de recourir à un serrurier, et la porte qui a cédé s'ouvre avec peine; il y a un obstacle qui la retient.

Ce sont elles, les malheureuses enfants, elles qui poussent, qui poussent l'obstacle... et à la lueur de la lampe tenue par l'ouvrier, elles voient ensanglanté **le** cadavre de leur mère!

* * *

Le lendemain, une foule nombreuse se pressait aux funérailles.

"Pauvres enfants"! disait cette foule, en voyant le désespoir des jeunes filles.

"Pauvre mère"! disaient les Anges, en voyant la mère tremblante au tribunal de Dieu.

UNE REPONSE A CES AMIS DES ORANGISTES

La meilleure réponse qu'on puisse donner au "Catholic Record" et à l'abbé O'Gorman c'est de citer les paroles suivantes de S. G. Mgr. Lynch, ancien archevèque de Toronto :

"A notre grande surprise, nous constatons que nos écoles séparées sont visitées par les inspecteurs des écoles communes. Nous protester contre cette intrusion profitons de cette occasion pour car elle est contraire à l'esprit de la loi qui établit les écoles séparées; et nous serons obligé de donner avis aux syndics de ne pas recevoir ces visiteurs, non pas parce que nous les craignons, mais parce que nous ne voulons pas leur intervention."

La résistance de nos compatriotes d'Ontario s'appuie donc sur un précédent très autorisé.

M. l'abbé O'Gorman et le rédacteur du "Catholique Record" feraient bien, avant de s'avanturer plus loin, en compagnie des orangistes, de méditer les paroles de Mgr. Lynch.

LA VERITE.

PROCEDES DE DENIGREURS

(On lit dans la "Vérité")

Parmi ceux qui brillent au premier rang de nos dénigreurs il faut classer la "Gazette."

C'est cette feuille qui reçoit d'ordinaire les confidences et les interviews de Godfroy Langlois ; elle sert de doublure anglaise du "Pays".

Personne ne fut donc surpris de voir, ces jours derniers, la "Gazette" proclamer bruyamment une "révélation étonnante," à savoir que d'après le dernier recensement il y a à Montréal 40.000 illettrés.

Ces chiffres peuvent être exacts; mais tout de même ils exigent quelques explications, car le but de nos dénigreurs est, en les mettant ainsi devant les yeux du public, de chercher à créer l'impression que la province de Québec, dont la population est en grande majorité canadienne-française, fourmille d'illettrés.

Or, voici la vérité.

Les illettrés chez nous sont d'abord les enfants de 5 ans et plus et ensuite les nombreux étrangers de tout acabit qui envahissent notre pays, la métropole tout particulièrement.

Comme chez nous les familles sont très nombreuses, il se trouve qu'il y a un grand nombre d'enfants de 5 ans et plus; plus que dans les autres provinces où les familles ne comptent qu'un ou deux enfants.

C'est le comble du ridicule de classer dans la catégorie des illettrés des enfants de 5 ans qui ne sont certainement pas encore en âge d'aller à l'école.

Des illettrés de 5 à 6 ans ce n'est certes pas une honte pour un pays; nous n'avons pas à en rougir.

Il en serait autrement par exemple si ces nombreux illettrés avaient 20 ans comme il s'en rencontre tant en d'autre pays, soumis au régime de l'instruction obligatoire.

CANADIEN

AGRICULTURE

Le directeur des fermes expérimentales estime que les maladies charbonneuses causent chez les plantes cultivées du Canada une perte annuelle pouvant s'évaluer à quinze millions de dollars. On pourrait l'éviter en grande partie si l'on connaissait mieux la nature de ces maladies et si l'on y apportait à temps les remèdes voulus.

Pour apprendre aux cultivateurs à protéger leurs champs, le Ministère de l'Agriculture a publié, sous une forme très simple, un traité très complet qui constitue le bulletin 73 de la série des fermes expérimentales. L'auteur, M. H. T. Gussow, botaniste du Dominion, y a étudié à fond le sujet; il ne se contente pas de décrire, à leurs diverses phases, les charbons affectant le blé, l'orge, l'avoine, le maïs et le millet; il étudie également les manières dont l'infection se propage ainsi que les remèdes préventifs et curatifs ayant donné de bons résultats. Cet ouvrage, qui comporte environ cinquante pages de texte avec de nombreuses illustrations à l'appui, est envoyé gratuitement à tous ceux qui en fond la demande. S'adresser au Bureau des publications du Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

LA NAISSANCE DE L'ENFANT JESUS

PAR LOUIS VEUILLOT

NAZARETH — BETHLEEM

Le prête Zacharie et sa femme Elisabeth, tous deux juste et irréprochables devant Dieu, n'avaient point de postérité et n'en attendaient point à cause de leur âge déjà avancé et parce qu'Elisabeth était stérile.

Un jour que Zacharie, désigné par le sort, exerçait sa charge dans le temple, l'ange du Seigneur lui apparut, lui dit que sa prière était exaucée et qu'Elisabeth lui donnerait un fils qu'il nommerait Jean. L'ange ajouta que ce fils serait grand, rempli du Saint-Esprit dès les entrailles de sa mère, et marcherait devant le Seigneur avec la vertu du prophête Elie, pour préparer les hommes à recevoir le salut.

Zocharie, sans doute, n'avait pont demandé une faveur qu'il ne pouvait plus espérer, et s'était borné à prier pour l'avènement du Messie. Il fut effrayé, ne comprît pas la parole de l'ange et ne le crut point. L'ange lui reprocha son incrédulité et lui annonça que Dieu pour le punir, le rendait muet jusqu'à l'accomplissement des choses prédites. En effet, Zacharie sorti du temple pâle et sans voix. Ses signes seulement firent connaître qu'il avait eu une vision. Cependant Elisabeth conçut et, humblement cachée, elle rendit grâce à Dieu, qui lui ôtait l'opprobre de la stérilité.

Six mois après, l'ange Gabriel, le même qui avait apparu à Zacharie, fut envoyé de Dieu à une vierge du sang de David, qui demeurait à Nazareth en Galilée. Elle se nommait Marie Orpheline, elle avait été élevée dans le temple. Depuis peu, le grand-prêtre, ou, suivant d'autres, les parents qui lui restaient, l'avaient fiancée à Joseph homme juste et droit, beaucoup plus âgé qu'elle et comme elle de la race de David. Joseph exerçait la profession de charpentier et travaillait pour vivre. Marie était âgée de quatorze ans.

L'ange se présenta devant cette vierge et lui dit : "Je vous salue, ô pleine de grâce ! vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Seigneur est avec vous."

Il lui annonça ensuite Celui qui naîtrait d'elle, et lui dit qu'elle le nommerait Jésus, c'est-à-dire "Sauveur."

Déjà, selon toute apparence, accoutumée à la vue des anges, mais non préparée à la solennité d'un tel message, l'humble fille de David se troubla. Elle ne douta point, comme Zacharie. Seulement sa réponse prudente fit entendre la résolution où elle était de rester vierge. L'ange alors lui apprit comment elle deviendrait mère par la vertu du Saint-Esprit, et que c'était pourquoi le Saint qui naîtrait d'elle serait appelé le Fils de Dieu. Il lui fit savoir que sa parente Elisabeth "celle que l'on appelait stérile", était dans le sixième mois de sa grossesse : car il convenait que Marie apprit la première le secret de la miraculeuse conception du Précurseur.

Marie, ayant entendu ces choses, dit : "Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole." Et l'ange la quitta.

"Voici la servante du Seigneur". En prononçant cette parole d'humilité, qui est la parole de notre salut, Marie était l'écho du Verbe. Par les lèvres de David prédisant sa venue sur la terre, il s'était lui-même nommé non le fils de la Vierge, mais le fils de la servante: "Ego sevus tuus et filins ancillae tuae". Dès que Marie eut ainsi acquiescé au dessein de Dieu, le mystère de l'Incarnation s'accomplit." "Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous."

Instruite par la révélation de l'ange et obéissante à l'inspiration de Celui qui existait déjà en elle, Marie, se hâtant, alla au pays des montagnes, à Hébrou, où Elisabeth habitait. Jésus voulait sanctifier son précurseur par sa présence cachée. En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salua sa parente. Aussitôt l'enfant d'Elisabeth tressaillit, et elle-même fut remplie de l'Esprit Saint.

Elle s'écria d'une grande voix : "Vous êtes bénie entre toutes les femmes; le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur me visite ? car, du moment que j'ai entendu votre voix, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru et les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies."

Marie dit alors ce Cantique :

"Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Salut.

"Il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

"Car il a fait en moi de grandes choses, Celui qui peut tout, et son nom est saint.

"Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent.

"Il a déployé la force de son bras; il a dissipé les desseins des superbes enorgueillis dans les pensées de leur coeur.

"Il a renversé de leurs sièges les hautains et élevé les petits.

"Il a comblé de bien les indigents pressés de la faim, et renvoyé vides ceux qui étaient dans l'abondance.

"Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde promise à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours."

Le terme d'Elisabeth étant arrivé, elle mit au monde un fils. Au jour de la circoncision, qui était le huitième, les parents voulaient lui donner le nom de son père. Elisabeth demanda qu'il fut appelé Jean; ce que Zacharie, toujours muet confirma en écrivant : "Jean est son nom". Au même instant la langue de Zacharie devint libre, et il prophétia, bénissant le Dieu d'Israël de s'être ressouvenu de sa miséricorde envers son peuple, et de lui avoir suscité un Sauveur de la maison de David. Et, s'adressant à son fils, il lui dit qu'il marcherait devant le Seigneur pour lui préparer les voies afin que la rémission des péchés fût contenue de ce soleil levant qui venait éclairer les ténèbres et l'ombre de la mort,et diriger nos pieds dans la voie de la paix.

Le bruit de ces choses se répandit dans les montagnes de la Judée, et l'on se disait : "Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?"

Marie de retour à Nazareth, demeura en silence, se reposant de tout sur Dieu. Et, Joseph, instruit dans un songe par l'ange du Seigneur, garda son épouse, qu'il avait eu la pensée de renvoyer. Il sut ainsi que le fils de la Vierge devait être nommé Jésus, parce qu'il serait le Sauveur d'Israël. Joseph, juste et pieux et versé dans les Ecritures, connut alors que ce qui allait arriver accomplirait la prophétie d'Isaïe : "Voici que la Vierge sera enceinte et mettra au monde un fils."

Il y avait une autre prophétie à accomplir : il était écrit que le Messie naîtrait à Bethléem de Juda. Une circonstance pressante obligea Joseph de quitter la Galilée et de venir en cette ville avec Marie, quoique celle-ci fut près de son terme, Bethléem étant le lieu de David leur commun ancêtre, ils devaient s'y faire inscrire pour le dénombrement général ordonné par l'empereur Auguste. Ils vinrent donc à Bethléem pendant qu'une foule d'étrangers y refluaient de Jérusalem, où l'on célébrait la fête des Lumières. Et, ne trouvant point de place à l'hôtellerie, ils se réfugièrent dans une grotte des champs.

Ce fut là, au milieu de la nuit, sans éprouver aucune des angoisses et des douleurs de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et comme une fleur donne son parfum, que Marie mit au monde son fils premier-né, son fils unique, Celui que Saint Jean appelle "le Fils unique du Père," et Saint Paul "le premier-né de Dieu".

Elle l'enveloppa et le posa dans une crèche. La tradition place auprès de ce berceau un boeuf et un âne, dont l'haleine réchauffait le nouveau-né. Ces animaux avaient été amenés par Joseph, l'âne pour servir de monture à Marie, le boeuf pour être vendu et subvenir aux frais du voyage. Isaïe a dit : "Le boeuf connaît celui à qui il appartient, et l'âne l'étable de son maître".

Les champs où naissait Jésus étaient une propriété du temple, et l'on y engraissait les animaux destinés aux sacrifices. Il y avait là des bergers, qui veillaient pendant la nuit. Tout à coup ces hommes virent apparaître un ange environné d'une vive lumière. L'ange leur dit de ne point craindre et plutôt de se réjouir, car il venait leur annoncer une grande joie : — "Aujourd'hui," poursuivit-il, "dans la ville de David, un Sauveur vous est né, et c'est le Christ, le Seigneur. Voici le signe à quoi vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche." Au même instant une troupe nombreuse de la milice céleste, s'unissant à l'ange, fit entendre ce cantique : "Gloire à Dieu au plus haut du ciel ; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!"

Les bergers se dirent les uns aux autres : "Allons à Bethléem."

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche; et ils connurent la vérité de ce qui venait de leur être dit. Ensuite, rendant grâce à Dieu, ils retournèrent àleurs troupeaux, et ils publièrent tout ce qu'ils avaient entendu et tout ce qu'ils axaient vu.

Or Marie ne perdait rien de ces choses et les conservait dans son coeur.

Quelque temps après, des hommes venus de l'Orient, et qu'on appelle Mages, à cause de leur science, parurent à Jérusalem. Ils dirent que le Roi des Juifs était né, car ils avaient vu son étoile, et ils demandèrent où ils le trouveraient étant venus pour l'adorer. Leur présence émut toute la ville. Hérode, roi de Judée, en entendit parler. C'était un prince soupçonneux cruel et plein de ruse. Comprenant qu'il s'agissait d'un compétiteur, il fut troublé et s'enquit du lieu où devait naître le Christ. Les premiers de la nation les scribes, les prêtres, tous lui répondirent : "A Bethléem de Juda." Hérode y envoya donc les Mages, après les avoir priés de l'informer lorsqu'ils auraient vu l'enfant, afin, dit-il, qu'il pût luimême l'adorer. Les Mages repartirent joyeux et confiants. L'étoile qui les avaient guidés sur Jérusalem, se montrant de nouveau, les conduisit jusqu'au lieu où était Jésus. Ils trouvèrent l'Enfant et samère, et, l'ayant adoré, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe; puis, avertis en songe de ne point revoir Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.

La circoncision judaïque avait eu lieu huit jours après la naissance; le quarantième jour était fixé pour la double cérémonie de la purification de la mère et de la présentation de l'enfant. Tout mâle premier-né étant consacré au Seigneur, devait être racheté à prix d'argent, en mémoire de la délivrance d'Egypte. Les parents de Jésus le portèrent donc au temple pour accomplir la loi. Dans le même moment arrivait de son côté au temple, poussé par l'inspiration du Saint-Esprit, un homme juste et qui attendait la consolation d'Israël. On le nommait Siméon. Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait point qu'il n'eût salué le Christ.

Or Siméon, ayant vu l'Enfant Jésus, le prit dans ses bras et éclata soudain en actions de grâce "C'est maintenant," dit-il, "Seigneur, que selon votre parole vous laisserez aller votre serviteur en paix : Car voici que mes yeux ont vu le salut qui vient de Vous, la lumière qui se découvrira aux nations, le salut d'Israël votre peuple."

Le saint vieillard bénit Marie et Joseph, et, divinement éclairé, il prophétia.

S'adressant à Marie, il lui dit : "L'Enfant que voilà est au monde pour la perte et le salut de plusieurs en Israël, et il sera posé en signe de contradiction, afin de découvrir ce qu'un grand nombre gardent au fond de leurs coeurs ; et vous-même, vous sa mère, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive."

Il y avait encore une prophétessenommée Anne, fille de Samuel. Elle était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Depuis la mort de son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle ne sortait point du temple, où elle passait les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Elle aussi vit Jésus, et elle aussi loua le Seigneur, parlant de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Après ces choses, tout ce qu'exigeait la loi étant exécuté, l'ange du Seigneur apparut à Joseph dans un songe, et lui commanda de fuir en Egypte, parce qu'Hérode chercherait l'Enfant pour le faire mourir. Joseph obéit sans délai ; et, pendant que Jésus échappait ainsi, Hérode, ayant appris le départ des Mages, faisait tuer tout ce qu'il y avait d'enfant mâles dans le pays de Bethléem, jusqu'à lâge de deux ans.

Hérode mourut quelques années après ce crime. Alors, sur un nouvel avertissement de l'ange, reçu en songe comme les précédents, Joseph ramena l'Enfant en Israël. Mais, parce qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait sur la Judée, il n'osa y aller; et, toujours obéissant aux avertissements divins, il établit sa demeure à Nazareth de Galilée. C'était la volonté de Dieu, afin que cette parole fut accomplie. : "J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte." Et ailleurs: Il sera appelé Nazaréen."

L'Evangile ne rapporte plus qu'un seul fait de l'enfance de Jésus. A douze ans, âge des préceptes, ses parents l'amenèrent à Jérusalem pour la Pâque. Mais, lorsqu'ils s'en retournèrent, il resta dans la ville. Pendant tout un jour, ni Joseph ni Marie ne s'aperçurent de son absence : car les hommes et les femmes marchaient par bandes séparées, et chacun le croyait avec l'autre.

Revenus sur leurs pas, ils le cherchèrent inutilement durant trois jours. Enfin ils le trouvèrent où il devait être, dans le temple, assis au milieu des docteurs qu'il écoutait et interrogeait, leur faisant voir une sagesse qui les remplissait d'admiration. Sa mère lui dit : "Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, tout affligés, "votre père et moi". Il leur répondit : "Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent le service de MON PERE ? Ils ne comprirent pas de quel service il parlait, mais sa mère conservait le souvenir de tout. Ensuite il les suivit à Nazareth, et il leur était soumis.

Et il croissait en sagesse, en âge et en grâces, devant Dieu et devant les hommes.

LE PARTI LIBERAL EST UNI

LES CONSERVATEURS JETTENT LE CRI DE DISSENSION POUR CACHER LEURS PROPRES ENNUIS.

Avant l'assemblée annuelle de l'Association générale de la réforme de l'Ontario qui a eu lieu à Toronto, le 28 novembre, la presse conservatrice s'ingéniait à faire circuler la rumeur qu'une dissension c'était produite entre les libéraux de l'Ontario et l'organisation libérale du Dominion. Elle s'attaquait tout spécialement aux Honorables MM. Lemieux et King. Or la réunion annuelle des libéraux de l'Ontario a eu lieu. L'hon. M. King a été réélu président à l'unanimité pour un troisième terme. L'assemblée s'est engagée avec enthousiasme à soutenir les chefs des partis provinciaux et fédéraux. Le sentiment de l'assemblée a été cristallisé dans ces deux phrases :

"Le parti libéral est en meilleur état que jamais depuis le revers qu'il a subi en 1911. Tout marche à souhait pour nous, a déclaré l'hon. J. P. Graham.

Le libéralisme rentre rapidement dans ses positions, a dit l'hon. M. King qui a prouvé ces déclarations en citant les résultats des élections partielles, fédérales et provinciales.

Cette assemblée libérale, tenue au coeurs même du torysme de l'Ontario, a été marquée par l'enthousiasme unanime qui accompagne toujours une cause victorieuse. Nous y voyons la preuve que la balance penche de nouveau du côté du libéralisme et les journaux torys, n'ayant rien de mieux à dire, se sont vus forcés d'inventer stupidement des querelles de parti qui n'ont jamais existé. Jamais le parti libéral n'a été plus uni. Jamais il n'a été plus optimiste, jamais enfin sa cause n'a été meilleure.

Et qu'elle est la situation du parti conservateur à ce point de vue ? Trois ans à peine se sont passés depuis le jour où M. Borden, fatigué des désunions qui régnaient parmi ses lieutenants, voulait à toute force se retirer. Personne n'ignore qu'à partir des débuts même de son existence, son Gouvernement ne s'est maintenu que par la crainte et l'espoir du butin — par la crainte surtout d'avoir à se reculer loin de la crèche. Les Ministres de l'Ouest ont cabalé contre leur premier Ministre et même contre leurs collègues. Le Ministre des Travaux publics s'est querellé avec le Ministre de la Milice; on a tenu l'hon. M. Foster, en pénitence en le faisant voyager aussi loin que possible; l'hon. N. Crothers a été désigné pour une position et l'hon. M. Coderre est dans le même cas. Le Cabinet entier est tellement secoué par les désaccords qu'il lui est absolument impossible de faire quoi que ce soit.

Aujourd'hui il semble inévitable que l'hon. Frank Cochrane soit forcé de démissionner pour cause de mauvaise santé. Déjà ce beau portefeuille excite d'ardentes convoitises autant en dehors qu'à l'intérieur du Cabinet. Le Colonel l'hon. Som Hughes, qui commence à en avoir assez de ses gallons d'or et des mauvaises munitions de Québec veut montrer ce qu'il peut faire comme directeur de chemins de fer — industrie qu'il a étudiée sous MacKenzie et Mann. L'hon. M. Reid ne demande qu'à se retirer du Ministère des Douanes et de ses revenus décroissants pour essayer lui aussi de gâter l'Intercolonial. Dans l'intervalle le Lieutenant Colonel Currie, de Simcoe Sud, demande à cor et à cri à remplir la vacance qui va se produire et les autres députés de l'Ontario se montrent tout aussi pressés de chausser les souliers de l'hon. Frank Cochrane.

On comprend sans peine que les agents d'informations du Gouvernement essaient de détourner l'attention de leurs propres ennuis en imaginant des dissensions parmi les libéraux.

LE CANADA DOIT SUBIR LES RESULTATS INEVITABLE DE L'EXTRAVAGANCE TORY

La balance du commerce a déjà commencé à se retourner contre nous, dit M. Harrisson Watson, Commissaire du Commerce pour le Canada, à Londres, dans son rapport annuel : "Ce qui indique une fortoréduction dans les exportations allant du Canada en Angleterre durant l'année qui vient de s'écouler.

Pendant les huit mois de l'année courante, les revenus des douanes se chiffrent par un total de $76,499,000, contre $76,524,000 pendant les mêmes huit mois de 1912. Ce sont les chiffres donnés par le Ministère des Douanes qui s'efforce naturellement autant que possible d'en amoindrir la portée.

Tout nous porte à croire que cette diminution de revenus qui s'est manifestée en octobre ira crescendo pendant l'hiver, car c'est pendant la saison de navigation que se fait la masse des importations. Il est grandement à craindre que l'on enregistre au bout de l'année une diminution de $10.000.000 dans les revenus des douanes.

de l'argent emprunté. Le reste

Le ministre des finances est actuellement en train de lancer un emprunt de $20.000.000 sur le marché de Londres, la moitié de cet emprunt sera employée à payer les comptes du Trésor, c'est-à-dire qu'on payera les dettes avec ira remplir le trésor presque vide et, bien entendu, une bonne partie de cette somme ira à MacKenzie et Mann pour compléter le don généreux de $15.000.000 que leur a fait le Gouvernement. Au cours des derniers douze mois l'Hon. M. White a emprunté sur le marché de Londres le total stupéfiant de $45.000.000, il lui a fallu payer pour le tout 4 pour cent d'intérêt. L'intérêt sur les emprunts, pour cette année seule, se monte à $1,800.000. Le dernier emprunt de $20.000.000 à 4 pour cent, a du être vendu à 97 ce qui représente presque 4, et % pour cent d'intérêt. C'est à peu près un pour cent d'intérêt de plus que l'hon. M. Fielding ait jamais eu à payer. A la fin de l'année fiscale la dette du Canada aura probablement augmenté de $30.000.000, ce qui représentera $1.200.000 d'intérêt suplémentaire à payer par an.

Les financiers de Londres condamnent ouvertement les assauts continuels que fait l'hon. M. White sur le marché monétaire britannique. Le "Morning Post", un journal conservateur anglais très influent et bien disposé en faveur du gouvernement Canadien, critique amèrement l'hon. M. White qui emprunte privément de forte sommes en sus de ses emprunts publics, et il dit : "Il est impossible aux capitalistes de se faire une juste idée de la situation financière du débiteur". Mais c'est bien là ce que veut le gouvernement canadien, cacher sa situation financière réelle, aussi bien aux Anglais, auxquels il demande de l'argent, qu'aux Canadiens qui doivent le rembourser.

En présence de ces faits, l'hon, M. White nous annonce également que le budget de l'année prochaine atteindra probablement un total de $250,000.000 au lieu des 200,000,000 de piastres de l'année dernière. C'est-à-dire que les dépenses totales, une fois les frais statutaires ajoutés, se monteront probablement à $300.000.000. Et pour se justifier le Gouvernement donne cette explication absurde, savoir que le Gouvernement doit dépenser largement dans les périodes de crises financière. Quelle institution commerciale ne serait vouée à une prompte faillite sous un tel système ?

Voici deux ans que le Gouvernement conservateur est au pouvoir. Déjà les exportations et les importations ont diminué ; les emprunts du Canada ont augmenté ; son crédit à l'étranger a souffert ; le taux d'intérêt que nous payons sur les dettes anglaises s'est accumuler, la dette publique grandit toujours; les revenus douaniers ont sérieusement baissés pour la première fois depuis l'adoption du tarif Fielding en 1897 ; enfin, les dépenses ont à peu près triplé en trois ans.

Il est temps que la pendule oscille dans l'autre direction. Déjà il revient vers la politique libérale c'est-à-dire vers une administration saine et économique qui maintiendra le crédit canadien au pays et à l'étranger, vers une révision du tarif qui permettra à l'homme pauvre de ne pas dépenser au-delà de son revenu.

The Hudson's Bay Co.

CHRONIQUE LOCALE

LES FETES DE FIN D'ANNEE A L'EGLISE DE L'IMMACULEE CONCEPTION RUE KINISTINO

1o. Dimanche 21 décembre à 8 h. p. m. inauguration des nouvelles orgues récemment installées par la maison Casavant. Concert Sacré — Récital par les meilleurs musiciens de la ville— Grand choeur paroissial — Duos et Solos par des artistes — Sermon de circonstance — Les billets d'admission seront distribués au magasin Dechène et McNeil, Coin Jasper et McDougall.

2o. Lundi 22 décembre à 8h. p.m. — Concert Sacré à l'occasion de l'inauguration des nouvelles orgues de l'Immaculée Conception pour les Catholiques de langue Anglaise.

Le Rév. Père Drummond adressera la parole. Les billets seront distribués au magasins Dechène et McNeil coin Jasper et McDougall.

30. Décembre 25 — Messe de Minuit — Chant de Noël et Messe harmonisée par le choeur paroissial sous la direction de M. Gédéon Pepin — Les bancs seront réservés aux propriétaires jusqu'à 12¼h. — Quête spéciale au bénéfice de l'église.

4o. Décembre,25 jeudi —Messes jours 8½h., 9½h., 10¾ h., a. m.

5o. Décembre 25, jeudi; Noël au soir à 5h. souper dans la salle paroissiale et servi par les dames et les demoiselles de la paroisse —Le tout se terminera par un concert donné par les élèves de la première classe française de l'école Picard sous la direction de Mlle Sylvestre. Tous les paroissiens sont cordialement invités.

6o. Décembre, 28, dimanche —Vu la séparation des congrégations française et anglaise les messes du dimanche auront lieu comme suit--Messe de Communion à 8½h., messe spéciale à 9½ pour les enfants de langue française. — La grande Messe aura lieu à 10¾ h.
lieu à 10¾h.

7o. Décembre 28 dimanche soir 7½h. Bénédiction du T. S. S. suivie de la dernière soirée familiale de l'année 1913. — Sous la présidence du Curé qui offrira lui-même les prix. Partie de Euchre — Prix de fin d'année — Orchestre. Adieu à 1913 par le Rév. Père Hudon.

Rév. J. A. OUELLETTE Curé.

TOMBOLA ET KERMESSE AU BENEFICE DE L'EGLISE IMMACULEE CONCEPTION

Renvoyée au 18 février 1914

On nous informe que le tirage des six lots de la tombola de l'Eglise Immaculée Conception, qui devait avoir lieu le 18 décembre est remis au 18 février 1914. — Il est entendu que les livrets devront être remis ou retournés, — vendu ou non — le 31 Janvier 1914.

Un délai de trente jours est donc accordé afin de compléter la vente des billets actuellement disponibles entre les mains des paroissiens ou amis les oeuvres de la paroisse française de l'Immaculée Conception.

DINER DE NOEL

Tous les paroissiens de l'Immaculée Conception sont cordialement invités au dîner de Noël qui aura lieu dans la salle de l'Eglise le 25 décembre, à 5h. p. m.

Les dames et demoiselles serviront un magnifique goûter. Un concert, aussi harmonieux qu'intéressant, sera le clou de cette fête paroissiale.

Une soirée dramatique et musicale sera donnée le 13 Janvier prochain à l'école séparée, 3me rue, dont le bénéfice ira aux convalescents pauvres de l'hôpital Miséricorde. Des amateurs de talent donneront une opérette française qui sera la première du genre donnée à Edmonton. Comme c'est pour une grande oeuvre de charité tous les amateurs d'Edmonton devraient y assister.



LE BEAU PARLER FRANCAIS

BANQUET A L'HON. W. GARIEPY

Une brillante affaire, un succès splendide sous tous les rapports, tel a été, au dire de tous, le magnifique banquet offert, sous les auspices de la Société du Parler Français d'Alberta, à son président, l'honorable Wilfrid Gariépy, à la suite de sa récente victoire électorale et de son accession au pouvoir, au poste de Ministre des Affaires Municipales.

Les organisateurs de cette belle démonstration ont mille et une bonnes raisons de s'en féliciter, car, ils ne seront pas les premiers à le faire. Rien n'a cloché.

La vaste salle à diner de l'hôtel Cecil n'était pas trop vaste pour contenir les 300 joyeux convives qui entouraient ses tables bien garnies.

Le Banquet était présidé par M. Côté, député de Grouard à la Législature, ayant à sa droite l'hôte de la soirée, et, à sa gauche l'hon. P. E. Lessard, M. P.P. pour la circonscription de St-Paul.

A cause de la fête de Noël tombant au milieu de la semaine, le Courrier de l'Ouest doit aller sous presse beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et cela nous prive du temps et de l'espace voulus pour rendre plus ample justice à cette manifestation patriotique, laquelle mérite plus qu'une simple mention, ainsi que la plupart des discours prononcés en la circonstance.

C'est donc avec chagrin que nous nous voyons forcés de renvoyer à la semaine prochaine un récit plus détaillé et plus descriptif de cette fête inoubliable. Nous espérons en même temps pouvoir alors reproduire in extenso le discours de l'hon. M. Gariépy, dont on parle partout, dans la ville, comme d'un chef d'oeuvre de l'art oratoire.

* * *

Néanmoins, en attendant, et tout de suite, nous reproduirons ici le message des compatriotes de Calgary, assez éloquent par lui-même pour se passer de longues explications, savoir :

* * *

A une nombreuse réunion des Canadiens-Français de la ville de Calgary, tenue à la résidence de M. Vital Raby, le 21 décembre 1913, il fut proposé que M. A. C. Talbot, appuyé par M. J. R. Miquelon, et unanimement adopté, que des remerciements soient offerts, par la présente résolution à l'honorable Arthur Sifton, premier ministre de l'Alberta, en raison du choix qu'il a fait d'un Canadien français, comme ministre de la province; démontrant de cette façon, son désir de rendre justice aux nôtres.

"Il fut proposé par M. C. Côté, appuyé par M. L. Beaudry, et unanimement adopté qu'une délégation, consistant de Messieurs V. Raby, J. R. Miquelon, P. Laurendeau, A. C. Talbot, L. Charlebois et J. A. Rioux, soit chargée d'offrir les plus cordiales et les plus chaleureuses félicitations des citoyens Canadiens-français de Calgary à l'Honorable Wilfrid Gariépy, à l'occasion du choix que le gouvernement a fait de sa personne en l'élevant, grâce à son mérite, au ministère de la province ;

"Et qu'une copie de ces resolutions soient transmises aux Honorables Sifton et Gariépy."

UN INSTITUTEUR ENTREPRENANT

Le commissaire de l'industrie laitière à Ottawa vient de recevoir une lettre des plus intéressantes Elle émane d'un instituteur de l'Alberta qui demande des feuilles pour pesée du lait et des renseignements sur le contrôle de la vache laitière parce que — mais écoutez plutôt : — Quelques élèves de son école entreprennent un concours sur le contrôle individuel des vaches laitières, et ce concours doit durer une année.

Quel beau champ d'action il y aurait là pour nos instituteurs et les milliers d'élèves de nos écoles rurales, et qu'il serait à désirer que cette initiative soit suivie. Nous ne ferons que suivre il est vrai, un peu tardivement, dans la voie déjà tracée par beaucoup d'écoles des Etats-Unis et de la Nouvelle-Zélande où l'on donne des leçons depuis quelques temps sur le fonctionnement du Babcock ! Dans un pays d'industrie laitière comme le nôtre, c'est nous qui devrions donner l'exemple aux autres instituteurs et aux autres écoliers.

Nos jeunes élèves ne sauraient entreprendre une meilleure tâche. Aucune initiative ne saurait avoir un effet plus heureux sur les conditions de la ferme en général. Il est tout probable que ces jeunes gens de l'Alberta seront un jour d'excellents laitiers. tirant de chacune de leurs vaches un revenu de $75 à $100.

Il est à peine nécessaire de dire que le service de l'industrie laitière sera trop heureux de fournir des renseignements et des feuilles de pesée dans des cas de ce genre.

LE LAIT ECREME DANS L'ALIMENTATION DES VAUX

Désireux de résoudre le problème de la meilleure utilisation des veaux, M. Antonio Perocchi, professeur de zootechnie à l'Ecole supérieure d'agriculture de Milan. dans une série d'expériences poursuivies pendant cinq ans. a employé avec avantage, sur une centaine de ces animaux, le lait écrémé, dans lequel, pour lui restituer sa valeur nutritive. il avait incorporé de la farine de riz. de maïs. de châtaigne, etc. Dans de nouvelles expériences, c'est l'oléo-margarine et la fécule sacharifiée qu'il a mélangées au petit lait. Les jeunes animaux pris comme sujets d'expérience. vingt dans un cas, onze dans l'autre, ont parfaitement accepté cette alimentation, et les résultats obtenus, au point de vüe hygiénique, ont été des plus heureux.

(Communiqué)

Grande Sensation en province de Québec, par suite de l'arrestation émotionnelle d'une bande de faux-monnayeurs qui opéraient dans une localité retirée, à plusieurs milles au nord deJoliette.

La police à aussi saisi un outillage complet, un matériel considérable, une grande quantité de billets de banque contrefaits.

APPRECIATION

1ère amie. — Oh! voyez-vous, ma chère, n'est-ce pas une piétié de renfermer un aussi joli oiseau dans une cage !

2e amie. — C'est une honte quand je pense que ses plumes feraient si bien sur mon chapeau!

Nous rappelons a nos lecteurs et aux clients de notre imprimerie que notre nouvelle adresse est

9334 JASPER EST.

En face de l'école publique Alex. Taylor.